

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Vie humaine et divine de Jésus-Christ Notre-Seigneur
La Semaine Sainte de la première année jubilaire et la conversion de Dante
Treize ans après...
Africa
Réflexions sur l'Occident
Le drame intérieur de Charles Péguy

Félix KLEIN
Alexandre MASSERON
Charles du BUS de WARNAFFE
Louis BERTRAND
F.-X. HOERMAN
José STREEL

Les idées et les faits : Chronique des idées : Beauraing et les « Études carmélitaines », Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Le serions-nous sans le savoir? N'a-t-on pas dit, fort spirituellement d'ailleurs, qu'un homme bien portant n'est qu'un malade qui s'ignore? Pourtant, voilà douze ans que nous combattons dans cette revue, et plus particulièrement à cette place, les méfaits du nationalisme. Il y a plus de dix ans que nous avons annoncé ici que le nationalisme serait la prochaine hérésie condamnée. Non, nationaliste au sens péjoratif du mot, nationaliste exagéré, pour employer l'expression du Saint-Père, nous croyons bien ne pas l'être, ne l'avoir jamais été...

Et cependant, l'article que M. l'abbé Jacques Leclercq, le distingué professeur de morale et de droit naturel à la Faculté de philosophie de l'Institut Saint-Louis à Bruxelles, vient de consacrer, dans sa revue, *La Cité chrétienne*, au « Problème psychologique de l'Internationalisme », nous a plus que heurté! Si, ne pas penser comme lui en cette matière condamnait à être nationaliste, nous n'hésiterions pas une seconde! Mais non, son internationalisme nuageux, son idéologie chimérique, ne s'opposent pas au nationalisme, mais à la *Realpolitik*, au réalisme politique, voire au simple bon sens.

Pour M. Leclercq, est nationaliste celui pour qui « le groupe particulier est l'objet dernier de son amour », au point que « s'attacher à l'humanité semble une sorte de trahison ». Et M. Leclercq d'ajouter : « Les sentiments nationalistes sont des sentiments d'un autre âge. L'homme est en fait citoyen du monde. »

N'est-ce pas... simplifier bien des choses? Certes : « L'homme ne fait pas partie d'une société mais de beaucoup. Le besoin que nous avons de vie commune se traduit par la formation de nombreux groupes étagés, depuis la famille et le village jusqu'à la nation et à l'humanité. » Oui, mais distinguons! Entre le groupe famille, le groupe village et le groupe humanité, il n'y a pas qu'une différence d'étagage et l'homme fait partie de ces groupes de manière fort différente. Le groupe humanité n'est pas une association d'hommes organiquement liés sous une autorité. L'humanité n'est pas un groupe — pas plus que la race — ayant une existence morale ou juridique propre, ce n'est qu'une notion, le groupement, par l'intelligence, de tous les humains. Et M. Leclercq a tort d'oublier le groupement essentiel : l'Eglise.

Certes, encore, « nous pourrions aimer l'Europe, ou nous attacher même à l'union de tout le genre humain, sans cesser d'être bons Belges, et joindre l'amour de la grande patrie humaine à celui de notre petite patrie nationale », mais il n'y a là aucun problème nouveau, et la « grande patrie humaine »... n'est que de la rhétorique aussi vague qu'ancienne. L'Humanité n'est pas une patrie qu'il faut aimer, mais les patries qui la composent ont des intérêts communs qu'il est bon — bon pour ces patries — de promouvoir.

La vérité est fort simple : Tous les hommes sont frères en Jésus-Christ et fils adoptifs d'un même Père. Ils doivent s'aimer comme tels et pratiquer de leur mieux cette fraternité universelle. Et voici le problème actuel de l'internationalisme : depuis la fin

de la Chrétienté, depuis la déchristianisation de l'Europe, les nationalismes — c'est-à-dire : mon pays en tout et toujours au-dessus de tout — n'ont cessé de se développer et de s'exaspérer. Cette force centrifuge grandit toujours, quoiqu'en pensent et quoiqu'en disent les rêveurs d'évolution internationaliste. Elle menace de détruire notre civilisation occidentale. Comment s'y opposer?

* * *

Il est facile et assez puéril de décréter qu'« il se peut qu'aujourd'hui on ait besoin de bons Européens autant que de bons Belges ou de bons Français », mais, si on n'y prend garde, on risque d'égarer les esprits en faisant croire qu'il pourrait y avoir une opposition entre Belge et Européen. Chez nous, en Belgique, les bons Européens sont les bons Belges, et les bons Belges sont ceux qui travaillent à nourrir l'esprit national et à garantir au mieux la sécurité et l'indépendance du pays. C'est à travers leur patriotisme qu'ils servent l'Europe. Le danger de l'internationalisme, c'est d'opposer pratiquement les intérêts du pays à ceux de la planète. C'est de faire croire que pour servir l'Humanité, il faudra peut-être desservir la Belgique.

De quoi s'agit-il? De l'Allemagne, ou plus exactement de la Prusse.

M. l'abbé Leclercq a grand tort de parler « d'une attitude simpliste à l'égard de l'Allemagne » qui consisterait à considérer « les Allemands comme un bloc de soixante millions d'hommes entre lesquels il n'y a nulle dissidence, concentrée sur la pensée unique de la revanche à préparer. » Pour notre part, nous n'avons jamais rencontré pareil simplisme chez des esprits sérieux. Mais est-ce être simpliste que de croire que la Prusse veut la guerre? Sont-ils donc simplistes les hommes d'Etat, les diplomates, les généraux convaincus que la guerre est pour... demain, c'est-à-dire dans deux, trois ou quatre ans, à moins que la morgue prussienne ne l'impose dans quelques mois?

M. Leclercq veut bien nous déclarer : « nous ne croyons pas la guerre impossible; nous croyons même que les nationalistes, en essayant de la conjurer, font tout ce qui est en leur pouvoir pour l'amener. Mais nous ne croyons pas non plus qu'elle menace immédiatement, et nous ne croyons pas que les préparatifs militaires soient le seul moyen, ni même le moyen principal de l'empêcher. »

Nous sommes en Belgique. Il s'agit donc de nationalistes belges. Qui donc, chez nous — et comment?! — fait tout ce qui est en son pouvoir pour amener la guerre? Pareil langage est-il tolérable chez nous?...

Non, les préparatifs militaires seuls n'empêcheront peut-être pas la guerre. Mais, une insuffisance de préparatifs militaires chez les voisins de l'Allemagne la déclencherait certainement.

Alors nous posons la question : la Belgique a-t-elle fait assez, au point de vue militaire, en vue d'une nouvelle invasion prussienne? Nous voudrions pouvoir répondre oui!...

« Nos nationalistes (?) — écrit M. Leclercq — interprètent comme volonté de guerre toute manifestation qui se produit en Allemagne contre les traités de Versailles. » Cela, par exemple, c'est un peu raide tout de même ! La volonté de guerre de l'Allemagne prussifiée résulte du fait que la Prusse réarme depuis des années et met tout en œuvre pour désarmer ses voisins. Pourquoi ? Personne ne la menace... Sa sécurité est absolue. Demain, tout un peuple se dressera, prêt à recommencer l'aventure de 1914. Douter de la volonté de guerre de l'Allemagne hitlérienne, c'est s'avouer aveugle volontaire.

« Ces mêmes nationalistes (?) — continue M. Leclercq — expliquent d'ailleurs que la France de 1870 à 1914, était le pays le plus pacifique de la terre, alors que les Français n'ont cessé de répéter qu'ils n'accepteraient jamais le traité de Francfort. »

M. Leclercq prend avec l'histoire de singulières libertés. Si des (et non les) Français n'ont cessé de répéter qu'ils n'accepteraient jamais le traité de Francfort, le FAIT TRAGIQUE qui domine la période 1871 à 1914, c'est la doctrine et la politique pacifistes et antimilitaristes de la III^e République. L'impréparation française appela l'invasion allemande. Ce n'est qu'à la veille de la guerre, sous une menace prussienne répétée et accentuée, que la France réagit quelque peu. Jamais la France républicaine ne se serait battue pour effacer Francfort. Il faut tout ignorer des luttes politiques françaises pour insinuer que la France républicaine songeait à la revanche.

« Les nationalistes allemands ne cessent de montrer au peuple allemand la France armée jusqu'aux dents, prête à se jeter sur une Allemagne désarmée et à lui imposer par des coups de force la ruine et l'abdication de tous ses droits. » Oui, mais ce faisant, ces nationalistes trompent odieusement leur peuple. Aussi, M. Leclercq a-t-il tort de conclure : « Nationalistes de tous pays développent ainsi dans le monde une âme de terreur ». Pareil jugement sommaire, vrai en partie, est suffisamment faux pour égarer les esprits. Non, il faut distinguer entre les nationalismes sous peine de tout confondre. Le nationalisme prussien de 1933 conduit tout droit à la guerre, le nationalisme français d'avant 1914 était un facteur de paix... M. Leclercq qui croit nuancer, simplifie, et bien arbitrairement.

* * *

Que de choses à relever encore dans son l'article !

« Le souci de la sécurité doit se combiner avec un autre, qui est de tendre la main par-dessus les frontières à tous ceux qui désirent l'entente entre les peuples. » D'accord, mais sans négliger la vertu de prudence et à la condition que cette fraternisation soit bilatérale, en importance relative comme en sincérité, et qu'elle n'énerve pas, chez nous, sans qu'il en résulte un bien plus grand, le souci nécessaire de la sécurité.

« Seul le développement du sens de la collaboration, chez les autres comme chez nous, mais chez nous aussi comme chez les autres, peut sauver le monde de la catastrophe. »

« Chez nous comme chez les autres. Quand on parle de cela en Belgique et en France, on ne manque jamais de nous crier : « Allez dire cela en Allemagne ». Mais quand on va le dire en Allemagne, on vous crie : « Allez dire cela en France et en Belgique ». Si l'on continue ainsi, et si l'on s'attache à plaisir à développer cet état d'esprit chez les autres comme chez nous, mais aussi chez nous comme chez les autres, alors, oui, c'est la guerre. »

Que le distingué professeur nous le pardonne, mais son raisonnement nous paraît ahurissant. A vouloir se tenir au-dessus de la mêlée, loin d'être impartial, il est profondément injuste. Son erreur, et qui est grave pour un professeur de morale et de droit naturel, est de pas prendre parti quand il entend dire à droite :

Allez dire cela à gauche ; et à gauche : Allez dire cela à droite... Il paraît donner aux deux phrases la même importance et la même valeur. Tout son raisonnement s'en trouve vicié.

Ce n'est pas « Allez dire cela en Allemagne » que nous lui criions quand il prêche la collaboration, mais : Vive la collaboration, nous la voulons de toutes nos forces, mais... les Allemands la veulent-ils, eux ? Et à quelles conditions ?...

Quand les Allemands disent « Allez dire cela en France et en Belgique », ils enfoncent une porte ouverte. Tous les Belges, oui tous les Belges sont prêts à collaborer avec une Allemagne pacifique. Personne chez nous ne songe à envahir l'Allemagne, que nous sachions ! Si celle-ci voulait RÉELLEMENT la collaboration et la paix, vingt fois depuis 1918, elle eût pu témoigner envers nous de sa bonne volonté et de son désir d'entente. Vingt fois elle laissa passer l'occasion... Et nous, qu'eussions-nous pu faire que nous n'avons pas fait ?

Donc, si les deux : Allez dire... conduisaient à une guerre nouvelle, ce serait parce que l'un d'eux, l'Allemand, est hypocrite et injustifié...

Il ne suffit tout de même pas de raisonner de cela en l'air, dans les nuées. Les faits sont là, accablants pour le Reich.

Et M. Leclercq est persuadé que son attitude est nuancée... Que serait-ce, grands dieux, si elle ne l'était pas !...

* * *

Autant que quiconque nous sommes partisans de la collaboration internationale ; autant que quiconque nous sommes adversaires du nationalisme exagéré ; nous ne « rions » pas de la S. D. N. et nous ne sommes pas de ceux qui pensent que « l'échec de la S. D. N. serait une victoire pour la Belgique ». Oui, « il faut tâcher de propager le sens international » ; oui, encore, « nous devons le faire chez nous pendant que d'autres le font ailleurs... » mais nous protestons, et avec indignation, quand M. l'abbé Leclercq ne craint pas d'écrire « que la proportion de ceux qui le font en Allemagne est ou moins aussi forte qu'en Belgique, et chez les catholiques, elle est certainement plus forte. Mais chez nous, parmi les catholiques, elle est très, très faible... »

Une accusation aussi blessante mérite d'être relevée et stigmatisée. Elle est radicalement fautive. Tous les Belges, tous les catholiques belges, citoyens d'un petit pays, savent que, seuls, le sens international, la collaboration internationale, peuvent éviter une nouvelle guerre, une nouvelle invasion. Leur prêcher le sens international est pratiquement inutile. C'est comme si on prêchait aux Anglais qu'il leur faut une flotte pour ne pas mourir de faim... Cela va de soi. Si donc il n'y a pas plus de propagandistes chez nous, c'est que... tout le monde l'est, propagandiste !

Donc tous les Belges sont pacifiques et internationalistes, les catholiques les premiers. Tandis qu'en Allemagne ! Là, la proportion de ceux qui propagent le sens international est telle... que l'hitlérisme vient de tout balayer ! L'abdication peu brillante du Centre et de l'épiscopat, celle plus lamentable encore de la social-démocratie, donnent à l'accusation que M. Leclercq lance à ses compatriotes et à ses coreligionnaires, un éclatant démenti. Il serait cruel d'insister...

Oui, l'entente internationale « est une nécessité, une des toutes premières nécessités du monde d'aujourd'hui », mais il nous paraît tout à fait inutile de l'affirmer bruyamment, chez nous, CONTRE qui que ce soit, car tous les Belges l'admettent. Le mal de ce préchi-précha internationaliste serait bénin et négligeable, si, en l'an de grâce 1933, il ne tendait pas à distraire nos compatriotes de devoirs très urgents. Ce n'est pas d'esprit international que nous manquons, mais de cohésion nationale et d'esprit national. Loin d'avoir le souci exclusif de leur sécurité, les Belges ont trop peu le souci de cette sécurité. Or, paradoxe peut-être, mais vérité

certaine : à l'heure actuelle, la Belgique ne peut servir plus efficacement l'internationalisme, aussi cher à tous les Belges qu'il est cher à M. l'abbé Leclercq, qu'en étant très nationale et en se préparant de son mieux à défendre son territoire. Ce que nous reprochons donc aux apôtres de l'internationalisme chez nous, ce que nous reprochons en particulier à M. l'abbé Leclercq, c'est de nuire à la cause qu'ils croient défendre. Ils desservent le bon internationalisme et font le jeu du nationalisme allemand. Chez nous, s'ils enfoncent des portes ouvertes alors qu'en Allemagne les portes des prisons se ferment sur leurs pareils...

M. l'abbé Leclercq pouvait difficilement choisir un moment moins inopportun pour accuser ses compatriotes de tiédeur internationaliste! Son réquisitoire aurait un semblant d'excuse si, en manquant d'enthousiasme pour la collaboration internationale, la Belgique de 1933 empêchait quelque peu cette collaboration de s'étendre et de devenir plus intime. Mais tous les Belges seraient demain, ce qu'à Dieu ne plaise!, parfaitement « purs » aux yeux de M. Leclercq, devenus tous des ardents et des fervents de l'idéalisme internationaliste le plus utopique et du pacifisme le plus chimérique, que la cause de la collaboration internationale n'aurait pas avancé d'un seul pas.

Que M. Leclercq médite donc ces lignes d'un bon Européen qui n'a cessé de montrer la plus grande compréhension en matière de collaboration internationale, M. Wladimir d'Ormesson, excellent connaisseur des choses d'Allemagne. Il vient d'écrire dans le *Journal de Genève* :

Le Premier Anglais a-t-il choisi le moment le plus opportun ou le plus inopportun pour soulever une telle question? La réponse n'est pas douteuse. Il a choisi le pire moment. L'Europe est en plein désordre psychologique. C'est entendu. Mais pourquoi? Parce que, depuis bientôt trois ans nous assistons en Allemagne, c'est-à-dire au centre de l'Europe, à une poussée continue, irrésistible, torrentielle du nationalisme le plus effréné; parce que toutes les valeurs politiques qui s'étaient peu à peu créées pour donner à l'ordre international des assises pacifiques sont ébranlées par cette avalanche; parce que la violence est redevenue, au milieu de l'Europe, non seulement un système de gouvernement mais une éthique et que toute l'évolution des problèmes internationaux — comme celui du désarmement — s'en trouve faussée. Est-ce à l'instant précis où cette explosion de fanatisme triomphe bruyamment qu'il est sage de lui accorder des primes d'encouragement? Bismarck a écrit: Wer seine Feinde durch Konzessionen kaufen will, ist nie reich genug dazu.

Et M. Leclercq ose affirmer tranquillement que « la proportion de ceux qui [propagent le sens international] en Allemagne est au moins aussi forte qu'en Belgique, et chez les catholiques, elle est certainement plus forte. Mais chez nous, parmi les catholiques, elle est très, très faible... »

Pour un comble, c'est un comble...

Nous avons la plus grande admiration pour l'activité intellectuelle de notre confrère M. l'abbé Leclercq. Nous rendons volontiers hommage à son zèle apostolique. Son influence est grande sur la jeunesse universitaire. Nous n'en déplorons que davantage ses idées sur la propagande internationaliste en Belgique.

Hitler a reculé devant Israël! Faut-il que les Juifs soient puissants dans le monde contemporain! « Les Juifs — vient d'écrire M. Jules Destrée dans le *Soir* — sont d'autant plus puissants qu'ils sont répartis dans le monde entier et que, dans la plupart des pays, ils tiennent les leviers de commande de la vie collective. »

Mais le voilà bien, le problème juif! Car si nous réprouvons l'antisémitisme, si nous condamnons les excès commis outre-Rhin, si notre vive sympathie et notre active charité chrétienne vont aux malheureuses victimes de cette explosion de barbarie, nous croyons qu'il y a — dans certains pays surtout — un problème juif fait, avant tout, de la puissance exagérée détenue par les Juifs et mise parfois au service d'intérêts opposés à ceux du pays où elle s'exerce et dont elle vit...

Quel exemple pour les catholiques que cette indignation qui a obligé le *Führer* à reculer! Que nous voilà loin des réactions provoquées par ce qu'eurent à souffrir au Mexique et en Espagne, les victimes de persécutions catholiques autrement violentes!

Aux catholiques qui s'employaient à éclairer l'opinion publique et à susciter d'unanimes protestations contre les souffrances infligées à leurs frères étrangers, nos anticléricaux ne manquaient pas de répondre : ne vous mêlez donc pas de la politique intérieure des pays avec lesquels la Belgique entretient des relations d'amitié!

Vain prétexte, et ceux qui l'invoquaient se chargent, en ce moment, d'en démontrer l'hypocrisie.

« L'antisémitisme — écrivait ces jours-ci à M. Louis Pierard « un journaliste allemand qui porte un nom illustre et qui vit chez nous depuis de longues années » — est certainement un phénomène peu réjouissant, mais c'est une affaire de politique intérieure allemande. »

Et le citoyen Pierard de répondre (dans le *Peuple*) :

« Non, Monsieur, non... vous vous trompez. »

Quand le choléra éclate dans un pays, on ne considère pas que la lutte contre le fléau ne concerne que ce pays lui-même... »

Nos socialistes sont accablés. Leur idole git par terre, brisée. La social-démocratie, « suprême espoir et suprême pensée », s'est effondrée. « De toutes les faillites historiques — écrit le *Temps* — celle de la social-démocratie allemande, à laquelle nous assistons en ce moment, s'inscrira dans la mémoire des générations comme l'une des plus lamentables. » Banqueroute piteuse; banqueroute totale.

Le *Temps* ajoutait :

Les jeunes gens d'aujourd'hui s'imagineraient difficilement l'incroyable influence exercée par la social-démocratie allemande sur la politique et même sur la pensée universelles au cours des vingt-cinq dernières années du dernier siècle et jusqu'à la grande guerre. Toute une génération française en fut positivement imprégnée; l'illustre Charles Audler, qui en avait subi plus que tout autre la délétère fascination et avait eu le bonheur de s'en dégager à la veille du conflit mondial, aura vécu pour assister à l'effondrement de l'idole de sa jeunesse. Le grand rêve des Jaurès et des Lucien Herr s'effrite dans la plus triviale des réalités. Partie (elle s'en flattait du moins) pour conquérir le monde sous l'égide d'un ordre nouveau, la social-démocratie, qui n'a même pas su préserver chez elle les « libertés nécessaires » sur lesquelles repose l'ordre traditionnel, s'incline sans murmure devant les dieux bottés et casqués du germanisme, en attendant de s'engager dans leurs bruyantes phalanges et de solliciter des emplois dans leurs bureaux. C'est là, idéologiquement aussi bien que politiquement, un événement de première grandeur.

La garde rouge s'est rendue sans même se battre. Bien plus : elle renie les frères étrangers qui, en croyant la défendre, ne font que la compromettre aux yeux de l'Allemagne nouvelle! La social-démocratie allemande a admirablement préparé les voies à la dictature. Par son incapacité politique d'abord. Puis par cela même qui faisait sa force : son organisation et sa discipline. Elle a domestiqué les masses. Un vrai maître s'est présenté et les masses n'ont pas hésité une seconde, elles ont courbé l'échine.

L'honorable diplomate qui représente à Bruxelles l'Allemagne hitlérienne a été bien mal inspiré en s'adressant « au public belge » par la voie de l'Agence Belga. Il n'est pas Prussien pourtant, mais Bavarois et catholique. Ce manque de psychologie n'en est que plus étonnant.

Quelle maladresse de parler aux Belges de « la campagne défensive (!!) qui se développe actuellement en Allemagne contre les faux bruits répandus à l'étranger »! Maladresse insigne aussi de nous dénoncer les « pires mensonges sur les prétendues atrocités en Allemagne », et de nous parler de « mesures de représailles contre l'assaut dangereux qui fut tenté dans une partie de la presse mondiale », etc.

La Belgique n'est-elle pas le dernier pays où un diplomate allemand devrait tenir pareil langage? Le sang des victimes de 1914 coulait encore, les incendies allumés par les hordes teutonnes n'étaient pas éteints, que les nonante-trois intellectuels affirmaient au monde: Il n'est pas vrai que... Il n'est pas vrai que... Il n'est pas vrai que...!

S. Exc. M. le ministre d'Allemagne aurait dû se souvenir que les horreurs commises en Belgique par ses compatriotes ont donné lieu et donnent toujours lieu à d'infâmes mensonges allemands. Son communiqué à la presse apparaît trop comme la copie mot pour mot de communiqués analogues faits au monde par Berlin en août 1914.

Aucun Belge n'a donc accordé la moindre créance aux démentis du ministre d'Allemagne à Bruxelles. Il eût été prudent, il eût été habile de ne pas exposer le pays que l'on représente aux sourires de pitié et aux remarques indignées qui ont accueilli les invraisemblables « éclaircissements au public belge sur le vrai caractère... » de ce qui se passe en Allemagne. Pauvre Allemagne, victime une fois de plus, comme en 1914 après Aerschot, Dinant, Tamines, Louvain et autres lieux, « d'une propagande à source trouble, dont les affirmations les plus colonnieuses ont été démasquées depuis... »

M. von Neurath l'a dit à Berlin et l'éminent diplomate qui représente le Reich à Bruxelles, le répète ici. *Amtlich!* Per-n'en doutera plus...

L'agonie de l'exécutif! M. André Tardieu poursuit — dans l'illustration — son terrible réquisitoire contre la construction et le fonctionnement de la machine qu'il connaît bien pour l'avoir conduite. Jamais encore, depuis qu'elle existe, la III^e République n'a connu un pareil abatage. Faut-il que les temps soient changés pour qu'un Président du Conseil d'hier — et qui est très loin de penser que son rôle politique est fini... — ne craigne pas de prêcher pour demain la révolution salutaire. Car on imagine difficilement M. Tardieu parti en guerre sans avoir la certitude que le régime français actuel ne durera plus longtemps. Il n'est pas théoricien. C'est un homme d'action. Il y a longtemps que les bons esprits sont convaincus de la nuisance incurable de la démocratie politique. Pour la première fois un homme d'Etat qui... « sort d'en prendre » part en croisade contre elle.

Citons :

Il appartient au XVI^e siècle, par ses trois grandes révolutions, religieuse, intellectuelle et matérielle, de susciter les forces neuves, qui dressèrent l'individu contre l'Etat, préparant la philosophie du XVIII^e siècle et la conquête, au XIX^e, du pouvoir par les masses. De là, est né le régime représentatif, fils déformé de Rousseau et du système anglais. Jamais ce régime n'obtint l'équilibre des pouvoirs. L'homme qui agit fut sacrifié à l'homme qui parle. On avait fondé une société. On cherchait un gouvernement.

L'un des maîtres de ma génération, historien blanchi sous le harnois des gauches, se réjouissait, il y a dix ans, que, de 1820 à 1920, le nombre des républiques, régimes où le législatif prime l'exécutif, fût passé de 3 à 37, dont 14 en Europe. Depuis la guerre, c'est en sens inverse que le mouvement s'est dessiné.

Après avoir rappelé la terrible parole de Jules Ferry: « La France a besoin d'un Gouvernement faible » (1), M. Tardieu « résume ainsi son expérience »:

Lorsque le chef du gouvernement, choisi par le chef de l'Etat, a lui-même choisi ses ministres, il est irrémédiablement livré aux abus de pouvoir du parlement.

Le chef du gouvernement est un accusé perpétuel, qui doit aux assemblées et à leurs subdivisions sa présence continue.

Les neuf cents membres du parlement, sans responsabilité ni risque immédiats, attendent leur victime, qui n'échappera point. La précarité de l'exécutif — en un temps où, dans le monde entier,

les exécutifs, avec qui la France traite, sont consolidés — est la conséquence de cette situation. M. Lloyd George professait qu'un gouvernement français qui dure plus d'un an est un phénomène. Il disait vrai, puisque, à raison de quatre-vingt-dix ministres en soixante-deux ans, cela donne pour chacun une moyenne de huit mois.

Tel est le système. Que, dans les conditions constitutionnelles normales, l'exécutif prétende y mettre un terme: il sera renversé dans la semaine. Physiquement épuisé, politiquement harcelé, l'homme qui dirige est sans lendemain. Se gardant à droite, se gardant à gauche, s'usant dans une fiévreuse défensive, tôt ou tard « on l'aura ».

Et M. Tardieu décrit longuement comment, au lieu de consacrer l'essentiel de son activité au bien commun, un Président du Conseil, « s'il tient à vivre, doit accueillir et satisfaire ce qu'on appelle noblement les interventions ». La ruée permanente... L'intérêt général noyé dans une marée toujours montante d'intérêts particuliers.

Ce régime, qui sévit au centre, sévit aussi aux extrémités. Dans chaque préfecture, dans chaque sous-préfecture, la même théorie des quémandeurs se présente chaque matin pour des fins semblables ou s'affirme, au profit de toutes gens et de toutes choses, le mépris de l'autorité légale et la recherche du passe-droit.

Le terrible réquisitoire de M. Tardieu sur l'agonie de l'exécutif se termine par ces lignes:

La République ne vivra qu'à condition de se renouveler. Veut-on la tuer? Ou veut-on qu'elle vive? Si l'on veut qu'elle vive, il faut libérer le législatif du joug des oligarchies, l'exécutif des empiètements du législatif.

Pour ce second objet, j'ai marqué déjà, et j'y reviendrai, que deux réformes suffiraient, qui sont la loi de la monarchie constitutionnelle de Grande-Bretagne, la loi de la République helvétique: dissolution prononcée par le chef de l'Etat à la demande du chef du gouvernement; referendum introduit par celui-ci sur les grands problèmes de la vie nationale. Si l'on en sait de meilleurs, qu'on le dise!

La question est de savoir si une démocratie politique peut trouver en elle-même la sagesse et la force de se réformer, de réagir contre sa nature même, de remonter la pente qu'elle descend en vertu de son poids propre, de sacrifier héroïquement une partie de ses droits, de s'immoler volontairement sur l'autel du bien général.

Nous ne le pensons pas...

De l'histoire, du bon sens et la sagesse du Curé Pecquet...

Banneux confirme-t-il Beauraing?
Pour en juger lisez

Les
« apparitions »
de Beauraing

par Omer ENGLEBERT

auteur de *La Sagesse du Curé Pecquet* (125^e édition)

Un beau volume de 130 pages.

22^{me} mille

Très certainement ce qui a été écrit de meilleur sur Beauraing

Prix du livre en librairie : 7 francs.

Pour recevoir ce livre franco par retour du courrier, il suffit de verser fr. 5.50 (prix de faveur) au compte-chèque postal 48916 de la Revue catholique des idées et des faits, Bruxelles.

Vie humaine et divine de Jésus-Christ Notre-Seigneur

Nous publions cette semaine un extrait inédit de la Vie de Notre-Seigneur que prépare en ce moment l'abbé Félix Klein, professeur honoraire à l'Institut catholique de Paris. Nous n'avons pas à présenter à notre public l'auteur de Jésus et ses Apôtres, d'Au Pays de la Vie intense, de Madeleine Sémer, convertie et mystique, de La Guerre vue d'une Ambulance, de Mon Filleul au Jardin d'Enfants, d'Autour du Dillettantisme, et de tant d'autres ouvrages remarquables, dont sept couronnés par l'Académie française et plus de quinze traduits en quatre ou cinq langues. On n'a peut-être pas oublié l'étude sur Fogazzaro parue ici même il y a quelques mois.

Si l'abbé Félix Klein a pu écrire avec compétence sur des sujets aussi divers que la religion, l'éducation, les questions sociales, la littérature, il faut reconnaître que les circonstances l'y ont bien préparé. Elève du Séminaire de Saint-Sulpice et de l'Institut catholique de Paris, où il eut pour maîtres les d'Hulst, les de Broglie, les Duchesne; appelé à connaître de près (et plusieurs intimement) des hommes comme les cardinaux Lavergne et Gibbons, les archevêques Mignot et Ireland, Mgr Spalding et Théodore Roosevelt; aumônier de l'Ambulance américaine durant toute la guerre; ayant passé à plusieurs reprises ses longues vacances universitaires en Italie, en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis (où il donnait des conférences aux principales universités) : il a pu comparer les idées, les institutions et les hommes de bien des pays, étudier de près et vraiment suivre l'évolution complexe de notre temps.

Au soir de sa vie laborieuse, il ne dédaigne pas de diriger, sous le nom de Bibliothèque des Fleurs et des Fruits, une collection de livres pour les jeunes, où il en écrit lui-même. Mais il consacre aux études évangéliques la plus grande partie de son temps. Si l'on veut se faire une exacte idée de sa foi et de ses vues religieuses, de son expérience éducative et sociale, de son talent littéraire enfin, on lira de préférence Jésus et ses Apôtres, le livre que l'Académie vient de couronner et dont la récente traduction anglaise obtient en Amérique et en Angleterre un succès égal à celui de l'édition française. De tous les livres de l'abbé Klein celui-là restera, croyons-nous, son chef-d'œuvre à moins d'être dépassé encore par sa prochaine Vie humaine et divine de Jésus-Christ-Notre-Seigneur.

MISSION DE JEAN-BAPTISTE ET BAPTÊME DE JÉSUS (1)

Dans l'humble maison de Nazareth l'enfant a grandi, l'adolescent s'est développé, le jeune homme est devenu homme fait. Le voici parvenu à sa trentième année, à cet âge magnifique où la volonté humaine, avide d'agir et se sentant prête, saisit pour les employer à de grands desseins les énergies en pleine vigueur de l'esprit et du corps. Chacun de nous a sa destinée, sa vocation pour dire mieux, à laquelle, s'il ne veut périr, il faut qu'il réponde. Celle de Jésus dépasse tout : donner à Dieu les hommes et leur donner Dieu, glorifier le Père céleste et sauver le monde. Son heure est arrivée. Avec un serain enthousiasme il se lève pour marcher au but, semblable, a dit le Prophète, au soleil du matin qui commence dans les cieux sa course (*Psalm.*, XVIII, 6).

Et pourtant, dans son âme sœur des nôtres, plus forte sans doute

et plus assurée, mais aussi plus riche et plus tendre, il se mêla une sorte de tristesse à la joie humaine d'entreprendre quelque chose de grand, au bonheur divin de réaliser les plans éternels.

Il l'aimait, sa vie de famille, sa vie d'atelier, recueillie, discrète, toute en profondeur et simplicité. Dans la paix du silence et de l'ombre, sentir concentrées sur soi les complaisances de son Père céleste et les tendresses extasiées de sa mère; tout en maniant des outils et en travaillant le bois, comme un ouvrier qu'il est réellement, prêter l'oreille aux espoirs, aux aspirations, aux appels inconscients de l'humanité, de la Création entière, et s'offrir à y satisfaire bientôt par n'importe quel don, par n'importe quel sacrifice : une telle existence, non certes, n'était pas indigne de lui, et il n'en pouvait voir sans regret approcher le terme. Qui nous dira dans quels sentiments il termina ses dernières commandes et rangea sur l'établi, pour n'y plus toucher, ses instruments de travail? Et se représente-t-on, entre lui et sa mère, le silence du dernier repas, l'émotion du dernier adieu?...

En petite caravane ou tout seul, il est donc parti, tandis qu'elle rentre seule dans la maison vide. Où va-t-il, le Fils bien-aimé, qui jamais plus ne demandera ses soins? Est-ce pour maintenant, la menaçante prophétie entendue au Temple et sous quelles formes doit-elle se réaliser? A quelles contradictions va-t-il être en butte? A quelle sorte de dangers court-il? Si elle le sait, quelle douleur! Et si elle l'ignore, quelle angoisse!

Lui, cependant, ayant, comme il devait dire, « mis la main à la charrue, marchait sans regarder en arrière ». Il avait pris, dans la direction du levant, la route de Scythopolis. Passé les murs de cette ville, il longea, droit vers le sud, les montagnes de Samarie, puis celles de Juda. Avant d'atteindre Jéricho, il quitta la grande voie et descendit aux bords du Jourdain, vers le gué de Bethbara, qui était le but de son voyage. Là se rendaient, comme lui, des foules nombreuses de pèlerins accourues pour entendre un homme aux paroles ardentes qui, depuis quelques mois, remuait tout Israël, annonçant l'approche du royaume de Dieu, prêchant la pénitence, et baptisant les corps pour purifier les âmes : Jean, fils du prêtre Zacharie, le même dont nous avons dit la naissance entourée de prodiges et qui, après trente années d'oubli, était apparu soudain comme un prophète, un apôtre, un puissant maître des consciences.

Qu'était-il advenu de lui depuis le jour où son père, dans un langage inspiré, avait annoncé qu'il marcherait devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies et pour donner à son peuple la science du salut? Sur son enfance et sur sa jeunesse nous sommes beaucoup moins renseignés encore que sur celles de Jésus, et nul trait de lumière ne percerait les ténèbres de sa « vie cachée », si saint Luc n'avait pas, immédiatement après le cantique de Zacharie, écrit ces paroles brèves, mais significatives : « L'enfant grandissait et se fortifiait en esprit, et il était dans les déserts jusqu'aux jours de sa manifestation à Israël ».

(1) *Matth.*, III, 1-17; *Marc.*, I, 2-11; *Luc.*, III, 1-23; *Joa.*, I, 6-8 et 19-28.

Fils unique d'un père qui était prêtre de la classe d'Abbia, et d'une mère qui descendait d'Aaron, sa destinée normale eût été de suivre la trace des ancêtres et d'accepter les devoirs, qui n'allaient pas sans grands avantages, du sacerdoce israélite. Une vocation plus rare s'imposa de bonne heure à cette âme pure et ardente qui avait été sanctifiée dès avant de naître. Dieu voulait faire de lui un prophète comme Elie, comme Isaïe, un de ces hommes extraordinaires qui servaient d'instrument à sa Providence pour épurer les mœurs et ranimer la foi; Dieu voulait faire de lui quelqu'un de plus grand même que tous les prophètes, celui qui achèverait leur œuvre séculaire, celui qui, non seulement annoncerait comme eux le Messie, mais le présenterait au monde et en quelque sorte l'y introduirait.

On a voulu voir en lui un disciple des Esséniens, de ces ascètes, alors nombreux, qui se retiraient du siècle pour pratiquer en commun une religion plus fervente que celle de la foule, plus sincère et moins formaliste que celle des Pharisiens. Beaucoup plus haut visaient ses aspirations, tant pour sa perfection à lui-même que pour le salut d'Israël. « La main de Dieu était sur lui », comme on l'avait senti dès ses premiers jours (*Luc*, I, 66). Guidé par elle, il sacrifia sans hésiter les joies de la demeure familiale aux attraites austères de la solitude. Dans le sauvage désert qui des monts de Juda descend aux bords désolés de la mer Morte, il alla chercher un refuge contre la distraction des hommes, un recueillement favorable à la pensée continuelle de Dieu, une plus grande facilité de dompter son corps et de vivre seulement par l'esprit. Son ambition ne fut pas déçue. Il put réduire presque à rien le souci matériel, n'ayant pour demeure qu'une grotte dans le rocher, pour vêtements qu'une tunique en poils de chameau et un pagne de cuir, pour nourriture que celle qui s'offrait en ces lieux stériles : des sauterelles et du miel sauvage.

Quand avait, au juste, commencé cette rude formation, nous ne le savons pas : peut-être à la mort de Zacharie et d'Elisabeth, ses parents âgés; peut-être même plus tôt. Saint Luc, du moins, nous apprend quand elle s'acheva :

« La quinzième année du règne de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée; Hérode, tétrarque de la Galilée; Philippe, son frère, tétrarque de l'Iturée et du pays de la Trachonite, et Lysianias, tétrarque de l'Abilène; au temps des grands prêtres Anne et Caïphe, — la parole du Seigneur se fit entendre à Jean, le fils de Zacharie, dans le désert. »

Complété des indications qu'on trouve chez les autres évangélistes et chez l'historien Joseph, ce passage de saint Luc est des plus précieux pour déterminer sans trop de flottement, au moins dans ses grandes lignes, la chronologie de l'Évangile. Il est admis depuis longtemps et par tous, que Denys le Petit, moine du VI^e siècle, a commis une erreur de grande importance lorsqu'il a fixé la naissance du Christ, et par conséquent le début de l'ère chrétienne, à l'an de Rome 754. Cette date est au moins de quatre ans en retard, puisque, sans doute possible, Jésus est né avant la mort d'Hérode le Grand et que celle-ci arriva en 750. Mais combien de temps avant? Certainement fort peu, puisque le Sauveur n'avait qu'environ trente ans lors de son baptême par Jean et puisque celui-ci commença son ministère « la quinzième année du règne de Tibère », c'est-à-dire en 782 ou 784, suivant qu'on fait partir le règne de ce prince de son association à l'empire ou de son avènement comme successeur d'Auguste. Il en résulte, sans entrer ici dans la discussion de détails faciles à trouver ailleurs, que la naissance de Jésus eut lieu, à très peu de chose près, l'an de Rome 750, c'est-à-dire quatre ans avant l'ère chrétienne telle qu'elle est supputée dans l'usage courant.

* * *

A l'ordre divin qu'il avait reçu dans son désert, Jean obéit sans retard. « Il alla, dit saint Luc, dans toute la contrée du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés, ainsi qu'il est écrit au livre des oracles du prophète Isaïe : « Une voix a retenti au désert; préparez le chemin du Seigneur, aplanissez ses sentiers. Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées; les chemins tortueux deviendront droits, et les raboteux unis. Et toute chair verra le salut de Dieu. » (*Isaïe*, XL, 3-5). Saint Matthieu et saint Marc ajoutent que de Jérusalem, de toute la Judée, de toute la région autour du Jourdain, les foules accouraient à lui, confessant à haute voix leurs péchés et demandant son baptême.

Un tel empressement, un si prompt succès auraient lieu de surprendre, si l'on ne tenait pas compte du moment et des circonstances où il commençait sa mission. Israël, à qui, dix siècles durant, — de Moïse jusqu'à Malachie, — quelque prophète avait toujours apporté, aux heures difficiles, la lumière, le reproche, ou l'encouragement nécessaires, Israël était privé de ce grand secours depuis plus de quatre cents ans et il se sentait abandonné de son Dieu. Mais jamais ce silence et ce délaissement ne lui avaient plus pesé qu'au moment dont nous parlons; jamais la domination étrangère, qu'il avait plusieurs fois subie, n'avait revêtu ce caractère en apparence définitif qu'offrait, dans sa froideur et sa relative modération, la grande paix romaine. La Judée ne possédait même plus ce fantôme d'indépendance dont jouissaient encore, avec leurs tétrarques, les autres provinces de Palestine, la Galilée, l'Iturée, l'Abilène. Un procurateur étranger, Ponce Pilate, gouvernait Jérusalem au nom de Tibère; de la forteresse Antonia une garnison païenne surveillait le Temple de Sion. Les grands prêtres étaient nommés ou déposés au gré de l'empereur, et c'était par sa volonté que Caïphe remplaçait Anne. Princes des prêtres, Anciens et Docteurs, tous les grands courbaient la tête sous le joug, résignés sans trop de peine à une domination qui savait, dans la mesure opportune, ménager leurs intérêts et leurs privilèges. Mais, plus franc et plus spontané, le vrai peuple souhaitait ardemment sa libération; il l'attendait avec impatience de Celui qu'il savait annoncé dans les Écritures et qu'il croyait formellement sur le point d'apparaître, le Messie-Sauveur, le Roi triomphant, par qui les Juifs non seulement se verraient délivrés, mais deviendraient les maîtres du monde. Ce sentiment était si vif dans la foule que par deux fois, à des dates récentes, des pseudo-Christes, Theudas et Judas de Galilée, avaient trouvé nombre de partisans pour s'insurger et se faire tuer avec eux. Et combien de faux Messies devaient encore soulever la nation jusqu'à la dernière révolte, jusqu'à l'écrasement final de l'an 70! Mais n'avons-nous pas vu, peu de temps après la naissance de Jésus, deux personnages aussi vénérables que Siméon et Anne reconnaître en lui le Messie, justement en récompense de ce qu'ils avaient passé leur vie à l'attendre?

On se figure aisément l'effet que dut produire, dans un milieu ainsi disposé, la nouvelle qu'un extraordinaire personnage, aussi austère d'apparence et de mœurs, aussi ardent en son zèle, aussi hardi en paroles, que le prophète Elie, dont il était une vivante image et peut-être une résurrection, venait de surgir des déserts judéens et proclamait que le règne de Dieu allait enfin commencer. Partout où sa présence était signalée, — tantôt sur une rive, tantôt sur une autre du Jourdain, un peu au-dessus de l'endroit où ce fleuve, petit par son cours, grand par ses souvenirs, se jette et se perd dans la mer Morte, — on se précipitait pour voir et pour entendre le nouveau messager d'Yavet. Et l'attente populaire n'était pas déçue. Ce qu'il venait annoncer, c'était bien en effet l'apparition imminente d'un puissant maître et redresseur de torts, tel qu'on se figurait d'avance le Messie; et sans relâche il insistait sur l'impérieux devoir de se préparer au grand avène-

ment, au « Royaume des Cieux ». La seule surprise qu'on pût éprouver tenait à ce que, peu soucieux, semblait-il, des conditions matérielles du triomphe, il ne parlait que de pénitence, de justice et de bonté, sans aucune allusion au relèvement temporel du trône de David. Mais sans doute ne voulait-il, par ces moyens d'ordre moral, qu'attirer plus sûrement la protection divine sur les luttes et conquêtes prochaines.

Il n'y avait pas, du reste, à discuter avec lui. Tantôt douces et tantôt violentes, ses exhortations s'imposaient de telle sorte, qu'il fallait, convaincus et touchés, s'y soumettre docilement, ou, choqués et rebelles, se retirer sans protestation. Tel fut dès le début son prestige, que la grande masse des auditeurs n'eût pas admis qu'on lui résistât. Les *Evangelies Synoptiques*, en résumant ses paroles, donnent bien l'idée de son éloquence et de son action :

« A tous indistinctement il prêchait le repentir et la conversion, il recommandait l'aveu sincère des péchés et la soumission au rite purificateur d'un baptême qu'il conférerait lui-même dans les eaux du Jourdain. Mais, comme tous les vrais apôtres, il variait le ton de ses discours suivant le caractère de ses auditeurs, plus sévère aux uns, plus indulgent aux autres.

Devant les Phariséens, chez qui les observances rituelles, multipliées à l'extrême, tenaient lieu de religion vraie et souvent de morale, devant les Sadducéens sceptiques et matérialistes, — deux groupes on ne peut plus hostiles l'un à l'autre, mais également dédaigneux de la foule et persuadés que leur qualité de vrais Juifs, leur titre d'enfants d'Abraham, suffisait à tout et les dispensait de vertu intérieure, — le fils de Zacharie se laissait aller à une véhémence de reproches et de menaces qu'on ne trouverait dépassée en aucun des anciens Prophètes : « Race de vipères, s'écriait-il, qui donc vous a appris à fuir la colère qui s'approche? Hâtez-vous de faire de dignes fruits de pénitence, et ne vous mettez pas à dire : « Nous avons pour Père Abraham »; car je vous déclare que Dieu peut de ces pierres mêmes faire naître des enfants d'Abraham. Déjà la cognée est à la racine des arbres. Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. »

— Mais nous, demandait humblement la foule tandis que sans doute plus d'un haut personnage s'éloignait irrité, nous, que ferons-nous donc?

Les réponses du baptiste sont dignes des futurs enseignements de Jésus; comme l'aube annonce le jour, elles témoignent qu'en effet le nouveau Règne approche : « Que celui qui a deux habits en donne un à celui qui n'en a pas et que celui qui a de quoi manger procède de même ». Charité, amour fraternel, c'est déjà l'Evangile. Personne n'est repoussé, pas même les publicains, ces agents du fisc étranger aux exactions duquel trop souvent ils ajoutent les leurs, « les plus vils des hommes » suivant l'orateur romain (Cicéron, *De Officiis*, I, 42), spécialement détestés des Juifs qui voient en eux des traîtres et des apostats. Quand ils viennent, prêts à tout, demander le baptême, Jean ne les oblige même pas à quitter leur emploi. Plus large d'idées que ses compatriotes, il permet qu'on serve les pouvoirs établis, à condition de rester dans les bornes de la justice : « N'exigez rien, dit-il, au delà de ce qui est fixé ».

Des soldats se présentent ensuite et demandent, eux aussi, leur part de salut : « Et nous, que devons-nous faire? — N'extorquez point d'argent, ni par violence, ni par fraude, répond le baptiste, et contentez-vous de votre paye ». Il ne leur dit pas de renoncer à une profession redoutable et parfois cruelle, mais que rend nécessaire l'état imparfait du monde; il veut seulement qu'ils l'exercent avec loyauté et modération, sans se figurer jamais qu'elle puisse les dispenser de la commune morale.

A l'excellence d'une prédication qui ne flatte ni grands ni petits, mais attaque le vice où elle le rencontre et encourage les bonnes

volontés en ne leur proposant qu'une vertu praticable, Jean ajoute la leçon non moins efficace de son propre exemple. Aussi loin que l'austérité par où il frappait d'abord les regards de tous, il pousse le détachement et l'humilité. Autour de lui l'admiration populaire a grandi si vite, qu'après l'avoir pris d'abord pour Elie ressuscité, on en vient bientôt à se demander, voire à lui demander, s'il n'est pas le Christ attendu, s'il n'est pas le Messie. De quel ton il repousse une pareille méprise et avec quelle ardeur il s'incline, il s'abaisse devant l'idéale figure de celui auquel il est seulement chargé de préparer les voies! « Moi, dit-il, je vous baptise dans l'eau; mais il s'approche, Celui qui est plus fort que moi, Celui dont je ne suis pas digne de délier les chaussures. Lui, il vous baptisera dans l'esprit et dans le feu. » Mon baptême, explique-t-il, n'est qu'un rite symbolique; le sien produira dans les cœurs, spirituellement mais réellement, les effets du feu qui embrase, purifie, éclaire. Je suis, moi, simplement son héraut; il est, Lui, le grand Juge, le Maître aussi puissant et redoutable que doux et miséricordieux. « Il a son van dans la main; Il nettoiera sa grange et amassera le blé dans son grenier; mais la paille, Il la brûlera dans un feu inextinguible.

« C'est ainsi, ajoute l'Evangile, qu'il annonçait au peuple la bonne nouvelle, lui adressant encore beaucoup d'autres exhortations. »

* * *

La « bonne nouvelle » enfin se vérifie et la promesse commence à se réaliser. Parmi les pénitents qui viennent se faire baptiser, soudain, avec saisissement, Jean aperçoit celui qu'il attendait. Ce Galiléen qui s'avance, modeste et recueilli, dans la beauté, la maturité de sa trentième année, ce pèlerin que ne distingue aucun signe extérieur, mais duquel émane, cependant, une étrange attirance de lumière, de force et de douceur, c'est Lui, Jean le devine d'instinct et d'inspiration, sous l'action de l'Esprit d'En-Haut et peut-être grâce au souvenir de ce qu'il a entendu comme enfant; c'est Celui pour lequel il est envoyé et qu'il a mission d'annoncer, le Messie lui-même, le Sauveur d'Israël et du genre humain. Il va tomber à ses genoux, il va le proclamer devant cette foule qui l'attend, elle aussi, et qui ne met tant de zèle à se convertir que pour se préparer à son avènement...

Mais quoi? Voilà le mystérieux pèlerin qui descend dans les eaux du fleuve et qui demande le baptême comme s'il avait besoin d'être purifié, lui qui rayonne la pureté même; comme s'il avait des fautes à expier, lui qui doit effacer les péchés du monde. Non, cela ne peut pas être! Et de toutes ses forces l'humble Précurseur s'y oppose : « C'est moi, proteste-t-il, qui ai besoin d'être baptisé par toi, et c'est toi qui viens à moi! »

Usant pour la première fois de cette autorité calme à laquelle nul ne résistera, Jésus lui répond : « Laisse-moi faire maintenant, car c'est ainsi qu'il nous convient de parfaire toute justice ». Il sied que tous deux (et quelle condescendance en ce rapprochement!) se conforment aux desseins d'En-Haut. Il sied que lui-même s'humilie et que déjà il s'impose l'attitude de pécheur pour expier le péché; il sied d'autre part, que Jean-Baptiste s'incline, accomplisse son devoir habituel et reçoive, avec de nouvelles lumières, le droit de rendre un plus ferme témoignage.

Jésus descend donc dans le fleuve et Jean, qui sans doute le tient par la main, lui verse de l'eau sur la tête ou sur les épaules. Tandis que, en priant, le nouveau baptisé remonte sur la rive, voilà que « le ciel s'entr'ouvre et le Saint-Esprit descend sur lui sous la forme d'une colombe. Et une voix se fait entendre du ciel, disant : « Tu es mon Fils bien-aimé; en toi j'ai mis mes complaisances ».

De cette théophanie, que mentionnent les quatre *Evangelies*, on ne pense généralement pas que la foule ait rien aperçu; c'est

plus tard, et progressivement, que Jésus se fera connaître tel qu'il est. La divine manifestation ne se produit ici que pour lui-même et pour Jean-Baptiste. Le Précurseur en avait reçu la promesse : « Celui sur lequel tu verras l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est celui-là qui baptisera dans le Saint-Esprit ». Il pourra désormais, ayant rapporté cette parole, ajouter : « J'ai vu en effet et j'atteste qu'il est le Fils de Dieu ». L'intuition qu'il avait du messianisme de Jésus, et qui l'empêchait d'abord de lui conférer le baptême, est maintenant transformée en certitude et se complète d'une foi plus haute. La Trinité même et l'Incarnation lui sont révélées puisqu'il entend la voix du Père proclamer Jésus comme son Fils et qu'il voit le Saint-Esprit descendre sur lui sous forme symbolique; la Rédemption aussi, puisque désormais il saura montrer en Jésus « l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde ».

Mais c'est également pour Jésus lui-même que se produit la théophanie. Elle ne lui confère certes pas une dignité nouvelle, mais elle manifeste les caractères qu'il possède déjà du fait de l'Incarnation. *Fils bien-aimé*, il l'est en tant que seconde Personne de la Trinité, consubstantiel à son Père; il l'est en tant qu'Homme, conçu du Saint-Esprit dans le chaste sein de la Vierge. Qu'en lui le Père céleste prenne toute complaisance, on ne s'en peut étonner puisqu'il reflète et possède comme Verbe la perfection absolue, et puisqu'en sa nature d'Homme il apporte à Dieu l'idéal hommage d'adoration, d'amour et de gloire qui est la fin de toute la Création. Et la parole d'En-Haut, remarquons-le, se prononce, justement, tandis qu'est rendu un pareil hommage, c'est-à-dire durant la prière de Jésus : *baptizato et Orante, vox audita est*. C'est la première fois que l'Evangile parle de cet acte en même temps splendide et rempli de mystère, la prière du Verbe Incarné : lumineuse rencontre entre le Créateur et le monde qu'il a fait, inexprimable échange de tendresse entre Jésus, né d'hier en tant qu'homme, et son Père le Dieu éternel...

Nous montrer dans un même instant, comme fait l'Evangile, Jésus priant et Jésus proclamé Fils de Dieu, c'est, dès le début de sa vie publique, mettre en vive lumière le double caractère, tantôt divin, tantôt humain, qu'offriront désormais ses actes aussi bien que ses paroles et qui devrait faire de lui, pourtant si simple et si attirant, l'être le plus compliqué, le plus contradictoire, le plus déconcertant. Solution inattendue et comme paradoxale : c'est la connaissance d'un mystère qui donne ici le secret de l'énigme. Si Jésus agit et parle en homme et en Dieu, c'est qu'en réalité il est Dieu et il est homme, il est le *Verbe fait chair*, il est la seconde Personne de la Trinité s'unissant à tel point la nature humaine qu'elle en endosse, peut-on dire, tous les actes.

Mystère, oui, certes, et loyalement présenté comme tel; mystère de l'Incarnation. Il n'est pas question présentement de le démontrer, il ne sera jamais question d'en saisir toute la profondeur. Mais il importait, sans plus de retard et pour toute la suite du récit, de déterminer le sens exact de ce nom étonnant, l'Homme-Dieu : à savoir, que Jésus est vraiment Dieu et possède vraiment la nature divine; qu'en même temps il est vraiment homme et possède vraiment une âme et un corps comme les nôtres. Et il n'importe pas moins de préciser les règles de langage qu'impose une pareille croyance. Sous la sage direction de l'Eglise, les théologiens s'y sont appliqués. Par là même, disent-ils, qu'il y a en Jésus deux natures et une seule personne, un seul centre d'imputabilité, tous les actes accomplis par l'une ou par l'autre des deux natures doivent être attribués à la sage direction de l'Eglise, les théologiens s'y sont appliqués. Par là même, disent-ils, personne unique, celle du Fils de Dieu, et soit qu'il s'agisse de miracles, soit qu'il s'agisse de naissance ou de mort, de tous ces actes il sied de parler comme d'actes divins. Mais, d'autre part, on se gardera d'attribuer à l'une des deux natures ce qui est propre à l'autre seulement, et l'on n'affirmera, par

exemple, ni que la nature divine a souffert ni que la nature humaine est éternelle ou possède une science infinie.

Est-il besoin d'ajouter que ces quelques notions, humble résumé d'une doctrine plus savante, si elles permettent de parler de Jésus sans tomber dans le non-sens ou dans l'hérésie, ne rendent pas le mystère de son être et de son activité entièrement accessible à notre faible esprit? Un nuage sacré couvrira toujours le dogme trop profond et l'union théandrique. Clairement nous pouvons, en ce que Jésus dit ou fait, constater du divin et de l'humain; mais comment les deux se concilient dans la même personne et quelle frontière au juste les sépare, c'est ce qui souvent échappe à la raison pure et réclame l'adhésion, par ailleurs justifiée, de notre foi docile. Tel est bien le cas, en particulier, pour ce qui suivit immédiatement le baptême de Jésus : le jeûne de quarante jours et la tentation. Les faits sont les faits. La méthode scientifique exige qu'ils se présentent, par voie directe ou par voie de témoignage, en des conditions valables de crédibilité, mais elle s'oppose à ce qu'*a priori* on les rejette sous prétexte qu'ils diffèrent de l'expérience commune ou qu'ils se comprennent et s'expliquent trop difficilement.

LE JEUNE AU DÉSERT et la TENTATION (1)

La divine manifestation qui avait accompagné le baptême de Jésus n'était que pour annoncer, et, en un sens, pour consacrer la mission de salut que, sans plus attendre, il allait remplir. Aussitôt, dit saint Marc, en son style énergique et succinct, aussitôt l'Esprit le chassa dans le désert. Et il y fut quarante jours et quarante nuits, et il était tenté par Satan; et il se trouvait avec les bêtes, et des anges le servaient. Saint Luc et saint Matthieu complètent, par bonheur, ce puissant raccourci. Des détails qu'ils nous donnent en particulier sur la Tentation, se dégagent, malgré ce qu'il y reste de mystère, une impression profonde et de précieux enseignements.

Des rives du Jourdain où il vient d'être baptisé, Jésus, donc, monte au désert, conduit, poussé, chassé par l'Esprit. Les trois expressions, diverses en chaque Evangile, marquent toutes la vigueur de l'inspiration divine que reçoit ici sa volonté humaine et qu'elle accepte d'enthousiasme. S'éloigner de la foule, se recueillir en présence du Père, regarder bien en face les grands et les sacrifices de la tâche offerte, ramasser toutes ses forces avant de prendre son élan vers le but suprême, quoi de plus entraînant pour un cœur aussi généreux, pour une âme aussi avide de se donner?

Il part seul, sans rien, pour une région où l'on ne trouve personne. C'est à l'ouest de la mer Morte, dans une chaîne de mont et de vaux dénudés où, l'hiver surtout (on est en hiver), nulle verdure ne soulage la vue, nul bruit ne rompt le monotone silence, que la bise dans les ravins et le cri des bêtes au milieu de la nuit. La cime escarpée de la Quarantaine, où la Tradition vénère son séjour, forme le centre d'un massif rocheux et calciné qui unit le prestige du désert à celui de la montagne. C'était bien le lieu qui convenait et pour la méditation solitaire et pour la lutte contre le démon.

Jésus y passa quarante jours, et quarante nuits dans un jeûne absolu, qui rappelait par sa durée ceux de Moïse, d'Elie, d'Ezéchiel, comme l'accomplissement rappelle la promesse, mais qui s'élevait bien au-dessus d'eux par la rigueur et l'abstinence et l'intensité de la prière. Si complètement le Sauveur demeurait plongé dans la contemplation des choses invisibles, qu'il en oubliait le terrestre et qu'il ne souffrit de la faim qu'au terme du long jeûne. Il ne s'ensuit, d'ailleurs, pas que les quarante jours se soient écoulés tout entiers dans le calme. Ni saint Luc ni saint Matthieu n'assi-

(1) *Matt.*, IV, 1-11; *Marc.*, I, 12-13; *Luc.*, IV, 1-13.

gnent de moment précis aux tentations qu'ils racontent. A en juger par le texte de saint Marc, les trois qu'on connaît seraient seulement les plus pressantes ou les plus caractéristiques; elles ne constitueraient que de simples échappées sur une période d'épreuves mystérieuses.

Donnons-en textuellement l'histoire d'après saint Matthieu, qui devait la tenir de Jésus lui-même. Le Sauveur était, bien évidemment, seul à la connaître; et, d'autre part, les entretiens ne manquent pas, dans les Evangiles, où il pouvait l'introduire fort naturellement: lorsque, par exemple, il parle de « cet homme fort et armé qu'un plus fort va chasser de la maison qu'il a envahie » (*Luc. XI, 21-22*); lorsqu'il annonce que « le prince du monde va être jeté dehors » (*Jo. XII, 31*); ou, mieux encore, lorsqu'aux disciples revenus de la mission qu'il leur a confiée, il dit qu'« il a vu Satan tomber du ciel comme un éclair » (*Luc. XVI, 18*):

Alors Jésus fut conduit dans le désert par l'Esprit pour y être tenté par le diable. Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Et le tentateur s'approchant, lui dit: « Si tu es le Fils de Dieu, commande que ces pierres deviennent des pains. » Jésus lui répondit: « Il est écrit: L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Alors le diable le transporta dans la ville sainte, et l'ayant placé sur le pinacle du Temple, il lui dit: « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas; car il est écrit: Il a donné pour toi des ordres à ses anges, et ils te porteront dans leurs mains, de peur que ton pied ne heurte contre la pierre. » Jésus lui dit: « Il est écrit aussi: Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. » Le diable, de nouveau, le transporta sur une montagne très élevée, et lui montrant tous les royaumes du monde, avec leur gloire, il lui dit: « Tout cela, je te le donnerai, si, tombant à mes pieds, tu m'adores. » Alors Jésus lui dit: « Retire-toi, Satan, car il est écrit: Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. » Alors, le diable le laissa; et voici que des anges s'approchèrent et ils le servirent (*Matth. IX, 1-11*).

Même parmi les croyants, qui tous admettent comme certain le fait de la Tentation, l'on a beaucoup discuté si elle se produisit matériellement et visiblement, où si elle consista en des suggestions imaginatives. Une certaine répugnance à croire que Satan ait touché le corps très saint du Sauveur pour le transporter au pinacle du Temple, une difficulté insurmontable à se représenter une montagne d'où l'on puisse voir l'ensemble des royaumes du monde, voilà qui explique assez l'attitude des commentateurs qui, depuis Origène et saint Cyprien, se contentent d'une réalité intérieure et psychologique. Quant à ceux qui, en plus grand nombre, prennent à la lettre le récit évangélique, il faudrait, pour les taxer de crédulité excessive, être bien sûr soi-même de connaître à fond l'essence de la matière et de ce qui la sépare de l'Esprit.

Mais ici, comme il n'est pas rare, la certitude du fait résiste aux difficultés de l'explication. Les trois Synoptiques s'accordent à le rapporter, et son étrangeté même empêche de croire qu'il soit inventé par eux ou par les auteurs de *logia* qu'ils consultent. Quel avantage eussent-ils trouvé à l'affirmation extraordinaire, et plutôt troublante, de tentations subies par leur divin Maître? Rien ne prouve la bonne foi des Evangélistes comme la simplicité avec laquelle, en cette circonstance et en plus d'une autre, ils citent des traits ou des paroles qui, à première vue, semblent aller contre leurs sentiments personnels.

Une réflexion plus approfondie, sans supprimer le caractère mystérieux des trois tentations, l'atténue cependant et permet de leur trouver une raison d'être.

Ce qui les rendrait inquiétantes et incompatibles avec l'idée que nous avons de la personne de Jésus, ce serait qu'elles lui vins-

sent, ainsi que trop souvent les nôtres, de dispositions intérieures et d'une sensibilité portée vers le mal. Mais il est clair qu'elles se présentent à lui comme des suggestions du dehors et auxquelles rien ne correspond dans ses sens ni dans ses facultés. C'est toujours Satan qui lui propose la faute, en la colorant, d'ailleurs, des plus beaux prétextes, et il est, à chaque fois, repoussé sans hésitation. Les théologiens admettent, cependant, que dans la conscience de Jésus l'illumination divine pouvait, à certains moments, se faire moins vive et laisser à sa volonté humaine, comme c'est nettement le cas au jardin de l'Agonie, le mérite d'une plus belle victoire. De toute façon il subsiste là une part de mystère, et d'autant plus irrédécible qu'elle tient étroitement à l'Incarnation, à l'union des deux natures en une seule personne. Jésus est Dieu et ne peut faillir. Mais Jésus est homme, donc sujet, comme tel, à toutes nos faiblesses, le péché excepté; il est sujet, en certaine manière, à la tentation elle-même, *tentatum per omnia absque peccato*, dit nettement saint Paul, de sorte qu'en lui (c'est encore le langage du grand Apôtre) nous avons un pontife qui, à la fois, pénètre les cieux et expérimente, pour y mieux compatir, nos infirmités (*Hebr. IV, 14, 15*). Il a fallu qu'il nous ressemblât en tout (*Ibid., II, 17*). Saint Paul n'a pas craint d'affirmer, en un même verset de sa lettre aux Corinthiens, que le Christ n'a point commis le péché et que Dieu l'a fait pécher pour nous (*II Cor., V, 21*).

La tentation du Christ ne fait pas que nous émuovoir en le montrant tout proche de nous; elle constitue pour notre intelligence une précieuse leçon. Qu'il consente, lui, le Très Saint, à subir les attaques de la tentation, c'est nous apprendre tout d'abord, qu'elle n'est pas un mal en soi, mais une simple épreuve, une occasion de lutte et de victoire, et qu'ainsi l'on ne doit pas s'en affecter au point de perdre courage, de se croire vaincu avant la bataille. Dieu est plus puissant que tous les démons réunis. En appeler à lui contre eux, évoquer sa parole, comme l'a fait Jésus, c'est déjà briser leur assaut; une prière humble et ardente, un élan sincère du cœur, achèvera leur défaite, et quelle que soit leur habileté, leur duplicité, ils échoueront contre nous comme leur chef a échoué contre le nôtre.

En face de Jésus, de cet Etre d'exception qu'il sent très élevé, très pur, sans pourtant le connaître à fond, Satan n'essaie pas d'aborder des séductions grossières ou impies. Il ne l'engage à demander au Père céleste qu'un peu de pain, bien nécessaire après le long jeûne, et sa protection dans une tentative garantie de risque par l'Écriture Sainte. Dans les deux cas, c'est presque un acte de religion qui est proposé, mais de religion fautive, de religion qui cherche à se servir de Dieu, non à le servir: « Si tu es le Fils de Dieu, transforme en pains ces pierres pour apaiser ta faim... Jette-toi du pinacle du Temple; les anges, comme il est promis, te recevront dans leurs mains ». Et sous tout cela, subtilement, l'orgueil de faire des miracles, de changer l'ordre naturel des choses pour une fin égoïste, pour la seule satisfaction de ses désirs personnels. Peine perdue, toute cette ruse, auprès de Celui qui n'utilisera jamais de sa puissance que pour glorifier son Père ou pour soulager le prochain. Jésus ne discute pas. Il oppose simplement la parole de Dieu à celle du démon. Il se borne à rappeler, citant l'Écriture, que « l'homme ne vit pas seulement de pain » et qu'« il ne doit pas tenter le Seigneur son Dieu ». Et le père du mensonge ne trouve rien à répondre.

Il ne s'avoue pas vaincu, cependant. Il lui reste à essayer la plus haute de ses séductions, celle qui a prise sur les âmes fortes et ambitieuses, à savoir la puissance, la domination, la maîtrise du monde. Par l'imagination ou bien en réalité, il transporte Jésus au sommet d'une très haute montagne et, lui montrant aux quatre coins de l'horizon l'ensemble des empires terrestres, il offre de les lui donner, avec tout l'éclat de leur gloire, car « ils sont

à lui, et il en dispose comme il veut ». Une seule condition : « Prosterne-toi, adore-moi, et tout cela t'appartient ». La tentative est moins insensée qu'elle ne le paraîtrait. Satan y voit peut-être un moyen d'éclaircir le doute qui le tourmente et que cette fois, il croit plus habile de ne pas exprimer. Si Jésus est vraiment Fils de Dieu, il répondra sans doute que c'est à lui, non à l'esprit du mal, qu'appartient la puissance véritable et qu'il la tient de plus haut. S'il n'est qu'un homme et qui rêve, sincèrement ou non, de jouer le rôle de Messie, rien n'empêche qu'il se laisse séduire. Le Messie qu'on attend alors dans tout Israël, c'est, justement, un prince capable de relever le trône de David, de chasser les étrangers, d'étendre son règne et celui de son peuple sur toutes les nations. Or, ce ne sont point là, d'ordinaire, des succès qui s'obtiennent par la seule vertu; bien autrement s'y montrent efficaces la violence, la ruse et la corruption, tous les moyens que le démon tient en effet à la disposition de ses adorateurs...

« Mon royaume n'est pas de ce monde », pourrait déclarer Jésus, comme il le fera si souvent, sans être compris, devant les Pharisiens, les princes des prêtres et les docteurs, devant Pilate et devant ses Apôtres eux-mêmes. Ce qu'il choisira pour lui et ce qu'il promettra aux siens, ce sera la pauvreté au lieu des richesses, l'humiliation au lieu des honneurs, l'obéissance au lieu du pouvoir, la gloire et le bonheur du ciel au lieu des jouissances terrestres. Telle n'est point, cependant, la réponse qu'il oppose aux offres insidieuses du diable. Elle semblerait admettre une sorte de discussion et d'explication; on n'en doit jamais entreprendre avec le tentateur. Jésus le traite avec la rigueur et l'indignation que méritent son audace et son blasphème, son incroyable prétention à se faire adorer : « Retire-toi, Satan! Il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et ne serviras que lui seul ».

Et alors, ajoute l'Evangile, toute la tentation étant épuisée, Satan s'éloigne de lui pour un temps, *usque ad tempus*. Ce n'est pas qu'elle doive se reproduire bientôt, ni sous les formes étranges et presque brutales de cette première lutte. Lorsque dans la personne des possédés qui subissent son emprise, Satan se retrouvera en conflit avec le Sauveur, ce sera malgré lui et il fuira avec terreur ses rencontres. Son audace ne reparaitra qu'au suprême assaut du temps de la Passion, à l'heure angoissante « des puissances de ténèbres » (Luc., XXII, 53). Un instant, au Calvaire, il pourra se croire victorieux. Ce sera, au contraire, sa défaite irrémédiable. « Et l'enfer et la mort seront à jamais plongés dans l'abîme de feu » (Apoc., XX, 14).

FÉLIX KLEIN

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

La Semaine Sainte de la première année jubilaire et la conversion de Dante

Le Jubilé de 1933, promulgué par la bulle *Quod nuper* du 6 janvier dernier, est le vingt-troisième des grands Jubilés. Le premier eut lieu en 1300; il y en eut trois au XIV^e siècle (1350, 1390, 1400); quatre au XV^e siècle (1423, 1450, 1475, 1500); quatre au XVI^e siècle (1525, 1550, 1575, 1600); quatre au XVII^e siècle (1625, 1650, 1675, 1700); trois au XVIII^e siècle (1725, 1750, 1775); deux au XIX^e siècle (1825, 1900); deux enfin au XX^e siècle (1925 et 1933).

S. S. Pie XI est le seul pape qui ait promulgué deux Jubilés. Primitivement, le Jubilé ne devait avoir lieu que tous les cent ans. Boniface VIII le dit expressément dans la Constitution *Antiquorum habet fida relatio* : *in anno millesimo trecentesimo... et in quolibet anno centesimo secundo...* Cette Constitution est datée du VIII des calendes de mars 1300, c'est-à-dire du 22 février. Elle fait remonter l'ouverture du Jubilé au 25 décembre 1299 : *a festo Nativitatis Domini Nostri Jesu Christi practerito*; un ancien chroniqueur dit qu'en janvier et en février il y avait déjà à Rome une foule immense de pèlerins. Une deuxième bulle, datée du jour de Noël 1300, étendit les indulgences jubilaires à ceux que la mort ou un retard provenant d'un accident de voyage auraient empêchés d'accomplir entièrement les exercices religieux prescrits.

Le second Jubilé n'aurait dû avoir lieu qu'en 1400. Mais Clément VI, par la bulle *Unigenitus Dei Filius* du 27 janvier 1349, abrégé de moitié le délai prescrit par Boniface VIII. Le demi-siècle fut ensuite réduit à vingt-cinq ans; et c'est à cette dernière périodicité que la plupart des Jubilés se succédèrent, quelques-uns ayant seulement été supprimés pour des raisons d'ordre historique.

On remarquera le début de la Constitution de Boniface VIII : *Antiquorum habet fida relatio...* C'est, en effet, sous la poussée populaire, comme l'a démontré un célèbre historien des indulgences, Mgr N. Paulus, que le pape accorda le Jubilé de 1300. Et ce Jubilé, le premier dont nous ayons une preuve authentique, pourrait bien être en réalité le second ou même le troisième.

Les pèlerins affluant à Rome dès les derniers jours de 1299 et le début de 1300, Boniface VIII s'enquit des causes de ce mouvement extraordinaire : et on lui amena un vénérable patriarche qui avait cent sept ans : il faisait son Jubilé pour la seconde fois! Son père l'avait conduit à Rome en 1200, et lui avait demandé la promesse d'y revenir... en 1300 : ce père avait une rare confiance dans la longévité de sa progéniture! On interrogea d'autres vieillards qui, d'après les souvenirs de leurs parents, confirmèrent les déclarations de leur doyen. On fouilla les archives; mais elles demeurèrent muettes. Et ce fut sur des preuves testimoniales que Boniface VIII prit sa décision.

Le succès fut prodigieux.

« Le pape Boniface VIII, écrivait Giovanni Villani, accorda une grande et suprême indulgence en cette manière : que tout Romain qui viendrait pendant l'année, trente jours de suite, les églises des bienheureux Apôtres, saint Pierre et saint Paul, obtiendrait plein et entier pardon de tous ses péchés, et rémission de culpabilité et de peine à la condition de se confesser. Et pour la consolation des chrétiens pèlerins, tous les vendredis et tous les jours de fête solennelle, on montrait à Saint-Pierre la Véronique du Suaire du Christ. Pour cela une grande partie des chrétiens qui alors vivaient firent le dit pèlerinage, aussi bien femmes qu'hommes, de lointains et divers pays, et de loin et de près. Et ce fut la plus admirable chose qui jamais se vit, que continuellement, durant toute l'année, il y avait à Rome, outre le peuple romain, deux cent mille pèlerins, sans parler de ceux qui étaient par les chemins allant et venant, et tous étaient suffisamment fournis de vivres, aussi bien pour les chevaux que pour les personnes; et ils étaient pleins de patience, il n'y avait ni bruits, ni querelles; et moi je puis apporter mon témoignage, car je fus présent et je vis tout cela ».

Un chroniqueur d'Asti qui fut comme Villani, présent à Rome pendant le Jubilé, évalue à deux millions le nombre des pèlerins qui passèrent dans la ville au cours de l'Année Sainte. Et si l'on

admet que chaque pèlerin faisait en moyenne un séjour d'un mois, ce chiffre correspond assez exactement à l'indication de Villani qu'il y avait constamment deux cent mille personnes à Rome en plus des habitants. Ce chroniqueur nous apprend encore que les auberges coûtaient cher, ce qui ne nous étonne point, et qu'il dépensait par jour un *grosso tornese* pour se loger lui et ses chevaux.

« La multitude des gens qui passaient par Sienne, ajoute un autre contemporain, était telle que ce n'était pas croyable, car les chrétiens jouissaient de la paix en ce temps-là et étaient très dévots et très sages en la sainte foi. Le mari, la femme et les enfants y allaient, et ils laissaient les maisons fermées, et tous, en troupe, ils allaient avec une dévotion parfaite au dit pardon... »

Les pouvoirs publics eux-mêmes mettaient à profit l'année jubilaire pour se rendre à Rome et faire hommage au pape. Florence en particulier envoya une ambassade qui affecta la forme d'une de ces processions allégoriques, si chères plus tard aux hommes de la Renaissance : on y voyait figurer, parmi un splendide cortège de cavaliers, l'empereur d'Orient, l'empereur d'Occident, le roi de France, les Scaliger...

L'histoire du Jubilé fut écrite par le cardinal Iacopo Stefaneschi, qui note les arrangements pris pour faciliter le passage de la foule et éviter les accidents... *qua peregrinantibus compendiosior pateret via inter monumentum Romuli ac vetustum portum*. Ce prétendu tombeau de Romulus était une ruine située près du château Saint-Ange.

Le premier Jubilé eut aussi ses poètes, parmi lesquels nous citerons un certain *magister Bonaiuti*, Florentin, sur lequel nous ne savons d'ailleurs absolument rien. Il aligna cinquante-deux hexamètres, divisés par des rubriques.

Il y a d'abord un prologue, où, après l'invocation indispensable à la Muse, la joie éclate dans un mouvement vif et ardent :

*Exultent Justi : laetetur terra : resurgat
Impius et lotum pulsetur laudibus aether.
Gratia quanta viget!... (1)*

Puis l'auteur s'adresse successivement au ciel, au purgatoire, au paradis : *nunc loquitur auctor ad Superos; nunc loquitur ad Purgatorium; nunc loquitur ad Inferos*.

Que le paradis ouvre ses portes toutes grandes, qu'il dilate son enceinte, qu'il augmente ses célestes pâturages pour recevoir les foules qui, par l'effet de l'Indulgence accordée par le pape, vont pouvoir s'y précipiter :

*Spatiosus auge
Pasqua, quo tantas in te properare ruentes
Suspicias turmas... (2)*

Que le purgatoire, où les âmes se purifient dans « des ondes cruelles », et où « alternent les neiges et les flammes », suspende ses rigueurs, car les âmes pourront désormais s'envoler plus vite et sibirent un moindre tourment.

Quant au prince de l'enfer, le Jubilé lui est inutile, et il ne lui reste qu'à s'abandonner à son désespoir :

Plange, tetrum implens ululatus antrum (3).

Mais il y a, en enfer, quelqu'un qui va s'apercevoir des effets du Jubilé : c'est le portier Cerbère, le pape Boniface va lui voler sa nourriture pour en enrichir la cour céleste, un jeûne terrible se prépare pour ce pauvre Cerbère, qui fera bien de réprimer sa glotonnerie, s'il ne veut pas passer de trop mauvais moments. Ces vers d'un comique populaire, un peu trivial, sont peut-être les meilleurs du poème : *In hoc loco (auctor) vertit se ad janitorem inferni :*

*Utere quaesitis animabus dente modesto,
Cerber, ne sis reitmans faucibus, illis
Glutitis, usum et perdas et posse vorandi.
Nam novus iste tuae praedo Bonifacius escae
Caelestem dilare tuis vult plebibus aulam. (4)*

(1) Que les Justes exultent! Que la terre se réjouisse! Que l'impie revête et que la louange fasse vibrer les airs! Si abondante afflue la grâce!

(2) Élargis tes pâturages à l'infini, pour recevoir les foules qui vers toi accourront à flots pressés.

(3) Pleure, remplis de tes clameurs de rage le séjour des ténébreux.

(4) Ici l'auteur s'adresse au portier de l'enfer : « Ne déchire les âmes déjà saisies que d'une mâchoire prudente, Cerbère : gare au jeûne après que tu les auras dévorées; tu pourrais bien perdre l'usage et la faculté même d'engloutir. Car Boniface, ce nouveau larron de ta nourriture, veut enrichir la cour céleste de tes foules... »

Cet avertissement donné à Cerbère d'avoir à modérer sa faim, le poète se tourne vers les habitants de la terre, et les invite à venir apaiser à Rome leur soif et y boire l'eau qui donne la vie, à venir chercher dans ce torrent la guérison de leurs plaies et de leurs ulcères. Il ne s'adresse pas seulement aux peuples voisins, mais encore à ceux d'au delà de la mer, qui auront besoin des voiles et des rames :

*Sed vos, quos nostris alquor divisit ab oris,
Urbis tacturi postes, date lintea ventis,
Et sylvis auferte trabes et stringite remos... (1)*

Enfin, le poème s'achève par une éloquente apostrophe de remerciement à Boniface VIII, appelé *Pater orbis* et *decus mundi* (2).

Toutes les recherches faites pour découvrir quelques renseignements sur l'auteur, « maître Bonaiuti », sont demeurées vaines. Ne nous en plaignons pas. Ces vers sont en réalité anonymes. Et ils n'en ont que plus d'intérêt : car ils expriment les sentiments collectifs éprouvés par les foules chrétiennes qui se pressaient à Rome durant la première année jubilaire; ils nous transmettent, à travers les siècles, l'écho sincère de la profonde impression que fit le solennel pardon de Boniface VIII sur les milliers de pèlerins accourus, des terres les plus lointaines, vers le tombeau des Apôtres. L'œuvre de l'obscur écrivain nous apporte un témoignage direct de ce que fut le concours des chrétiens à Rome en cette dernière année du XIII^e siècle, et des conditions, matérielles et morales, où les peuples entreprirent ce pèlerinage qui inaugurerait une tradition nouvelle.

* * *

Mais il est une œuvre, d'une tout autre envergure que le poème de « maître Bonaiuti », où nous trouvons encore l'écho du Jubilé de Boniface VIII : *La Divine Comédie*. Dante va ajouter à cette matière plus ou moins impersonnelle que nous avons rencontrée jusqu'ici, l'empreinte puissante du génie... et il supprimera la reconnaissance à un pape qu'il a dûment damné (3), sans plus s'inquiéter de l'Indulgence de l'Année Sainte.

Cependant il n'y a point d'autres différences, entre l'obscur versificateur, — on dirait quelque notaire, — qui écrivit les *versus elegantes* que nous venons de lire, et son compatriote florentin, exilé loin des bords de l'Arno par ce Charles de Valois qui était précisément l'allié de Boniface VIII. Le poème en hexamètres latins et l'œuvre de Dante sont un appel à la conversion des individus et des peuples, par la grâce, à l'occasion du Jubilé : il faut arracher sa proie à l'enfer.

Examinons d'abord les allusions à l'Année Sainte que nous rencontrons dans la *Divine Comédie*.

Lorsque Dante arrive, dans son ascension mystique, à l'Empyrée, devant la Rose céleste formée par les élus, et que saint Bernard, son guide suprême, remplace Béatrice, le poète s'écrie : « Si les Barbares, venant de cette plage qui chaque jour est couverte par la Grande Ourse... s'émerveillaient en voyant Rome et ses œuvres magnifiques, quand le Latran dépassait toutes les choses mortelles, quelle stupeur ne devait pas me remplir, moi qui étais venu de l'humain au divin, du temps à l'éternité, et de Florence à un peuple juste et sain! (4) »

Plus loin, Dante ajoute : « Tel est celui qui de la Croatie peut-être vient voir notre Véronique (5), et ne se lasse pas à cause de son antique renom, mais dit dans sa pensée, pendant tout le temps qu'on la montre : « O mon Seigneur Jésus-Christ, Dieu véritable, ainsi donc fut faite votre semblance! » tel j'étais moi-même en regardant la divine charité de celui (saint Bernard) qui, en ce monde, goûta cette paix par la contemplation (6). »

Il paraît bien établi que ces deux passages se rapportent bien au Jubilé; c'est notamment l'avis du meilleur critique anglais de la littérature dantesque, Paget Toynbee, qui écrit à ce sujet : *There is doubtless also a reference to the Jubilee in Dante's allusion*

(1) « Mais vous, que la mer sépare de nos rivages, pour venir à Rome livrez vos voiles aux vents, arrachez des vaisseaux aux forêts, faites force de rames. »

(2) Père de l'univers et gloire du monde.

(3) *Enfer*, XIX, 52-57. Comme Boniface VIII vivait encore en 1300, l'année de la vision, — voir plus loin, — Dante l'a damné... d'avance, par un erreur de Nicolas III.

(4) *Paradis*, XXXI, 31-40.

(5) Le voile de sainte Véronique. Voir le texte de G. VILLANI cité plus haut.

(6) *Paradis*, XXXI, 103-111.

to the barbarians coming to see the wonders of Rome, Paradis, XXXI, 31-6; and to the pilgrims coming to see the Veronica, which was exhibited during the Jubilee, Paradis, XXXI, 103-4 (1). »

Les passages suivants de la *Comédie* sont encore plus nets.

Sur le rivage désert qui s'étend au pied de la montagne du purgatoire, Dante et Virgile voient arriver une barque que les ailes d'un ange font voler sur les flots et où se trouve, parmi d'autres élus, un musicien, ami du poète, qui chantera tout à l'heure, au grand courroux de Caton, une *canzone* du *Convivio*. Il apprend aux deux pèlerins quelques particularités inattendues et que les théologiens ignorent : les âmes que n'attend point l'enfer se rassemblent à l'embouchure du Tibre, au point où le fleuve se mêle à l'eau salée, pour être transportées par mer au lieu sacré de la purification. Mais le nocher céleste, suivant les mérites de chacun, refuse ou accorde le passage conformément à la volonté de Dieu. D'où la question de Dante, acteur de la *Comédie*, qui ignore — et à bon droit! — la loi inventée par Dante, auteur du poème : « Mais toi, comment arrives-tu si tard ici? »

A plusieurs reprises Casella s'est vu repoussé. Enfin il a pu entrer dans la barque et franchir les eaux, parce que depuis trois mois l'ange a reçu en paix tous ceux qui se sont présentés à lui. Comme la scène se passe, ainsi qu'on va le voir, au début d'avril 1300, ceci nous reporte à la date d'ouverture du Jubilé, au 25 décembre 1299 : l'Indulgence accordée par le pape a diminué la longueur de l'attente à l'embouchure du Tibre.

Reste enfin l'allusion du XVIII^e chant de l'*Enfer*. Celle-là est formelle : il s'agit de deux troupes de pécheurs qui, dans la première bolge du huitième cercle, courent en sens inverse frottés par des diables :

*Come i Roman, per l'esercito molto,
L'anno del Giubileo, su per lo ponte
Hanno a passar la gente modo colto,
Che dall'un lato tutti hanno la fronte
Verso il castello, e vanno a santo Pietro;
Dall'altra sponda vanno verso il monte.* (2)

Un commentaire, dont il est impossible de connaître l'origine et la valeur indique même que la séparation dressée sur le pont se serait écroulée sous la pression faite par la foule. En tout cas, il est fort probable que nous avons affaire au premier exemple, historiquement démontré, de ce que nous appelons aujourd'hui... le sens unique!

Villani, comme on l'a vu, dit expressément qu'il est un témoin oculaire, Dante ne nous a pas laissé une affirmation aussi catégorique que la sienne. Mais il est bien difficile d'admettre que la comparaison du passage du pont par les deux files de pèlerins, dont l'une va à Saint-Pierre et regarde le château Saint-Ange, tandis que l'autre, revenant de l'église, se dirige vers le mont Giordano, n'ait pas été inspirée à Dante par un souvenir personnel : la description est trop précise, elle traduit une impression trop directe d'étonnement admiratif devant les précautions prises par les Romains, pour être seulement l'écho d'une conversation ou d'une lecture.

* * *

Toutes ces allusions particulières prennent une importance considérable, non seulement si on les groupe, mais encore si on les rapproche de ce fait essentiel : c'est pendant la Semaine Sainte et pendant la Semaine de Pâques de l'année jubilaire 1300 que Dante a accompli ce voyage d'outre-tombe en enfer, au purgatoire et au paradis, dont le récit forme, au sens littéral, le sujet de la *Divine Comédie*.

Le poète a tenu à fixer, et à fixer minutieusement, la date de son pèlerinage à travers les trois royaumes. Sans doute avait-il pour cela de puissantes raisons, qu'il ne nous est pas difficile de connaître. Cette date, on peut dire que Dante, en écrivant son œuvre, l'avait sans cesse présente à l'esprit. D'une part, les allusions au temps sont très nombreuses dans l'*Enfer* et le *Purgatoire*; d'autre part, tous les événements postérieurs à l'année du voyage sont annoncés sous forme de prophéties. Il suffira ici de citer

(1) *Concise Dante dictionary*, Oxford, 1914, p. 271.

(2) Comme les Romains, l'année du Jubilé, à cause de la foule immense, ont organisé ce pont pour faire passer les gens sur le pont, que d'un côté tous ont la face tournée vers le château et vont à Saint-Pierre, et que de l'autre ils vont vers le mont, *Enfer*, XVIII, 28-33.

un seul exemple. On sait que Dante a été exilé de Florence au mois de janvier 1302 : six fois les épreuves de l'exil lui sont annoncées par les damnés ou par les élus qu'il rencontre, Ciaccio, Corrado Malaspina, Farinata degli Uberti, Vanni Fucci, Brunetto Latini et Cacciaguida. Ce dernier, son trisaïeul, prononce notamment ces claires paroles : « Tu abandonneras tout ce que tu chéris le plus, et ceci est la première flèche que décoche l'arc de l'exil; tu éprouveras combien est amer le pain d'autrui et quel dur chemin c'est de monter et de descendre l'escalier d'autrui (1). »

Fixons d'abord cette chronologie. Dante a passé dans la forêt obscure, symbole de la vie de péché, la nuit du Jeudi au Vendredi Saint, 7 au 8 avril 1300. A l'aube du Vendredi Saint, il a cru qu'il allait pouvoir échapper enfin aux affres de l'horrible lieu, mais ses passions, déguisées en bêtes féroces, l'y auraient rejeté si Virgile n'était venu à son secours. Dante et Virgile franchissent au soir du Vendredi Saint la porte de l'enfer, et ils passent chez les damnés toute la nuit, et toute la journée du Samedi-Saint jusqu'à minuit, heure à laquelle ils se trouvent au centre de la terre, devant Lucifer. L'aube du dimanche de Pâques, 10 avril 1300, l'aube de la Résurrection, éclaire le monde quand les deux voyageurs parviennent au pied de la montagne du purgatoire, dans l'hémisphère austral, aux antipodes de Jérusalem. Au soir de ce jour, Dante fatigué, — on le serait à moins, — s'endort dans la vallée des princes de l'Antipurgatoire; il passe la nuit du 11 au 12 avril, c'est-à-dire du lundi au mardi de Pâques, sur la corniche de l'*accidia*, et celle du mardi au mercredi sur les marches qui mènent au Paradis terrestre. Le 13 avril vers midi, il arrive, guidé par Matelda, aux bords de l'Eunoé et il boit le doux breuvage dont jamais l'homme ne peut se rassasier. Après avoir passé au purgatoire trois jours et demi et trois nuits, il est pur désormais et tout « prêt à monter aux étoiles ».

Il est impossible d'indiquer ici en détail sur quoi est basée une chronologie aussi précise; il nous suffira de rappeler quel est le principal calcul, celui du diable Malacoda, dans la cinquième bolge du huitième cercle infernal, Dante et Virgile ont franchi sur des ponts les abîmes de ce cercle. Brusquement, le chemin est coupé : « On ne peut aller plus outre par ce rocher parce que gît toute brisée au fond la sixième arche. » Et Malacoda, après avoir d'ailleurs fait un mensonge dont nous n'avons pas à tenir compte, indique le moment exact où le pont s'est écroulé : « Hier, cinq heures plus tard que l'heure où nous sommes, mille deux cent soixante-six années se sont accomplies depuis que la route a été brisée (2). »

Le pont, qui se trouvait au-dessus de la bolge où expient les hypocrites, est tombé à l'heure de la mort du Christ, victime de l'hypocrisie d'Anne, de Caïphe et du sanhédrin, quand la terre trembla et que les rochers se fendirent. La rencontre avec Malacoda a donc lieu le Samedi-Saint. Et comme Dante dit expressément dans le *Convivio* que Notre-Seigneur est mort dans la trente-quatrième année de son âge et à midi, une simple addition montre que la scène se passe à 7 heures du matin en l'an 1300.

Nous n'ignorons pas que cette date a été contestée, — en « dantologie » tout est contesté, — et que certains commentateurs, se basant sur les données astronomiques de la *Comédie*, prétendent que le voyage d'outre-tombe a eu lieu en 1301. Mais nous estimons, sans pouvoir refaire ici une discussion byzantine qui serait fort longue, que leurs objections n'ont qu'une valeur médiocre, et que l'année 1300, appuyée non seulement par le calcul de Malacoda, mais encore par toutes les données historiques du poème, doit être retenue avec certitude comme étant celle où Dante a délibérément placé son pèlerinage aux trois royaumes.

* * *

La *Divine Comédie* est le poème du salut : du salut de l'auteur et du salut de l'humanité dont il est le symbole. Le récit du voyage d'outre-tombe, c'est d'abord, sous une forme allégorique, le récit de la conversion de Dante. Il s'est attaché à l'étreinte du mal, à la servitude du péché, représentées par la forêt obscure, qui est presque aussi amère que la mort. Il a choisi la route qui conduit au bien; il a essayé de graver les premières pentes de la colline de béatitude, qui symbolise la vie vertueuse et dont la cime est éclairée par les premiers rayons du soleil, qui « mène droit les

(1) *Paradis*, XVII, 55-60. Cf. *Enfer*, VI, X, XV, XXIV, et *Purgatoire*, VIII.

(2) *Enfer*, 106-108, 112-114.

hommes dans tous les chemins »; le soleil est l'image de Dieu. Mais le court chemin a été coupé à Dante par ses passions, la *lonza*, le lion et la louve. Pour recouvrer la félicité qu'il a perdue par ses péchés, il lui faut traverser l'enfer et le purgatoire. Il montrera la voie à l'humanité qui agonise, abîmée dans l'erreur et le vice.

Cette crise intérieure, qui est le thème initial de la *Divine Comédie* et qui est rappelée dans l'admirable scène de la confession de Dante et des reproches de Béatrice au sommet du purgatoire (1), le poète a voulu la rattacher à la Semaine Sainte de la première année jubilaire; et il a jugé qu'il n'y avait pas de temps plus favorable pour remettre les hommes sur le droit chemin que celui où l'Eglise ouvrait sans mesure à ses fidèles son trésor spirituel et où la grâce descendait plus abondante du ciel sur la terre.

ALEXANDRE MASSERON.

Treize ans après...

Aujourd'hui, 7 avril 1933, aux Etats-Unis, on cesse d'être un violeur de la Constitution et de la loi en vendant et en avalant un verre de bière.

Au moment de déposer une couronne et de verser une larme... sèche sur la tombe du prohibitionnisme intégral, rappelons en quelques lignes, en guise d'oraison funèbre, les caractéristiques de son existence tapageuse.

Le prohibitionnisme intégral naquit, après une très longue gestation, de l'accouplement du XVIII^e amendement à la Constitution fédérale, et de la loi Volstead.

Le XVIII^e amendement à la Constitution était le fruit d'un vieux puritanisme latent, porté à une maturité accidentelle par suite de la psychose de guerre. Il vit le jour en 1917, et fut ratifié par la majorité requise des Etats en janvier 1919.

La loi Volstead, de quelques mois plus jeune, naquit en octobre 1919. Mais comme le XVIII^e amendement ne devait entrer en vigueur qu'un an après sa ratification, soit en janvier 1920, le ménage « XVIII^e amendement-loi Volstead » se présenta uni devant le public au début de 1920.

Quel ménage!

Le mari déclarait que dorénavant, sur tout le territoire de la République fédérale, le transport, le commerce et la fabrication des boissons enivrantes serait interdit.

Et la femme enchérisait en baptisant boisson enivrante tout breuvage contenant plus de 1/2 % d'alcool.

De l'union du XVIII^e amendement et la loi Volstead naquit l'aquatisme intégral.

Régime d'obligation pour un peuple de plus de 100 millions d'habitants. Je n'étonnerai donc personne en disant que le ménage ne tarda pas à être considéré comme un générer. Et comme on ne pouvait pas le balancer, on tint pour nulles et non avenues ses prescriptions, restrictions et vitupérations.

Les protecteurs officiels du ménage ne virent pas d'un bon œil qu'on le tournât en dérision. Pour le faire respecter, ils lui donnèrent une garde de corps, sous forme d'une armée de fonctionnaires, et même une flottille de garde-côtes. Et, par moments aussi, des avions. Et des crédits par-dessus le marché.

Peine perdue. On continuait à se moquer du ménage. Et c'est à Madame surtout qu'on en voulait d'avoir, par son ukase de pimbèche, porté l'interdit sur tout ce qui n'était pas l'eau.

Il se forma, dans le pays, de gigantesques cabales, pour ou contre le ménage. Ses partisans les plus acharnés étaient évidemment

ceux qui tiraient large profit de sa manie. On les appela *bootleggers*, *moonshiners* et autres noms iroquois.

Cela fit, par moments, de terribles mêlées. Les adversaires ne manquaient pas de s'injurier des épithètes les plus malsonnantes, et de se prêter réciproquement les plus sombres desseins. Ils invoquaient tour à tour le ciel et l'enfer. C'était épouvantable.

En attendant, pendant que les antagonistes se fracassaient la tête à coups de bouteille et de parapluie, le bon public, dans son coin, continuait à boire.

Théoriquement le prohibitionnisme intégral prospérait; pratiquement il était fort mal en point.

Il prenait de l'âge, le petit. Voici qu'il avait dépassé dix ans. Les hydrophiles constipés lui prédisaient la longévité de Mathusalem.

Or voici qu'aujourd'hui il trepasse, par suite du coup direct porté à sa mère, la loi Volstead. Le Congrès américain n'a pas craint de le bousculer, de lui faire rengorger son fameux petit 1/2 % d'alcool. Et ce petit 1/2 %, le Congrès l'a remplacé par 3.2 %.

Cet accident devait arriver au prohibitionnisme intégral, pour tous ceux (et il en est encore, grâce à Dieu!) qui n'avaient pas désespéré du bon sens.

Car le vrai vainqueur, dans cette aventure, ce n'est pas tant l'Américain qui peut dorénavant boire de la bière, mais c'est le bon sens. Et avant le bon sens, c'est la loi elle-même.

Le prohibitionnisme intégral, tel qu'il avait été conçu aux Etats-Unis, avait soulevé un capital problème de moralité générale: celui de l'obéissance aux lois. Une loi dont la rigueur excessive en rend l'application impossible est une loi mauvaise et néfaste, car elle pousse au mépris de la légalité. — c'est-à-dire de toutes les lois. Dans la mesure où les outrances de cette loi sont rapportées, le législateur fait œuvre de salut public en évitant à la fraude et à la désobéissance l'occasion de se produire.

L'atténuation de la loi Volstead a une portée qui dépasse la définition des « boissons enivrantes » qui en faisait l'objet.

Ne pleurons donc pas la mort du prohibitionnisme intégral, décédé relativement jeune, mais après avoir vécu treize ans et trois mois de trop.

CH. DU BUS DE WARNAPPE.

Africa⁽¹⁾

L'EXALTATION DE LA LUMIÈRE

Après quelques heures d'un mauvais sommeil, je me réveille au petit jour. El-Haoussine, qui a déjà roulé sa couverture, est en train d'épousseter nos deux selles.

Je cours me tremper la tête sous le gonlot de l'abreuvoir. A côté de moi, des chevaux, des vaches, des moutons piétinent tout autour des auges. Je prolonge le délice de l'ablution matinale, et, tout en m'essuyant la figure, je laisse errer mes yeux vers les lointains de la plaine. Le vent, qui diminue, souffle encore avec vigueur. L'atmosphère est débarrassée de ses brumes. D'un jaune bonheur, sans végétation apparente, unie comme une aire à battre le blé, l'immense étendue désertique se déroule jusqu'à la ligne grisâtre des montagnes. Bien que les plans soient découpés avec une précision géométrique, le paysage a quelque chose d'infini et d'écrasant. Et j'éprouve un véritable malaise à l'idée du départ tout proche, une tristesse particulière que je ne ressens jamais en pays civilisé. C'est une sorte de découragement devant l'inutilité

(1) Extrait d'un livre de souvenirs qui paraîtra bientôt chez Albin Michel à Paris.

(1) *Purgatoire*, XXX et XXXI.

de tout effort, — le sentiment confus d'une agitation sans but et sans terme! ...

Dans la cour, où nos bêtes harnachées nous attendent, je retrouve le caïd, avec la même suite que la veille. Nous prenons ensemble le café des adieux sur la table de la cambuse, — et, après un grand nombre de saluts et de compliments, nous nous séparons, je crois, assez satisfaits l'un de l'autre.

Alors commence une chevauchée morne.

Durant plusieurs lieues, nous suivons les fils du télégraphe, jusqu'au bordj militaire de Baniou. La piste est tellement envahie de blocs de pierre, tellement hérissée de touffes d'alfa, qu'il est impossible de trotter. Nous allons au pas presque continuellement, dans le vent glacial qui nous coupe la figure.

Ces steppes incolores sont d'une monotonie si navrante que l'ennui me gagne. Je m'abandonne à des réflexions chagrines et je m'avoue honteusement une déception secrète. Bien que je sois parti sans autre ambition que de vivre au grand air, ce Hodna me désenchantait tout à fait, et je m'afflige de lui voir un aspect si ingrat ..

Maintenant le mistral est complètement tombé. Le soleil monte. Une chaleur accablante pèse bientôt dans l'air. Mes lèvres se gercent, et, lorsque je les humecte avec ma langue, je perçois un petit goût salé. Il me vient, à la longue, une soif intolérable.

El-Haoussine, découvrant à droite de la piste une mesure en ruine, m'entraîne derrière lui, en me criant que c'est un café maure et que nous y trouverons sûrement à boire.

A notre approche, un grand chien slougui, les deux pattes de devant appuyées sur le rebord d'un mur à demi écroulé, se met à pousser des aboiements furieux, puis tout à coup bondit, s'acharne après les jambes de nos chevaux. Mon cavalier, ayant mis pied à terre, le lapide à coups de gros cailloux qu'il ramasse entre les touffes d'alfa. La bête se sauve derrière le mur, mais ses grognements nous menacent toujours, tandis que nous pénétrons dans la mesure.

C'est une désolation. Le toit est complètement effondré, le sol jonché de débris de paille et de morceaux de bois carbonisés. Les nomades ont dû passer par là et mettre le feu au logis. Peut-être ont-ils tué le propriétaire par-dessus le marché. En tout cas, le café maure n'existe plus. Nous ne rencontrons là qu'un vieil homme et une vieille femme, accroupis autour d'un foyer, d'où sort une fumée âcre, et qui se lèvent craintivement en nous voyant entrer.

La femme m'apporte un peu d'eau saumâtre dans une casserole cabossée et toute rongée de rouille, dont le contenu s'échappe goutte à goutte. Elle me la tend d'un geste peureux, — et mes yeux tombent sur sa main, — une pauvre main simiesque, toute plissée de rides, à la peau presque noire, aux ongles teints de henné et qui ressemblent à des griffes. La misérable n'a pour vêtement qu'une chemise de toile sans manches, serrée autour des reins par une corde. Le vieux, qui se tient debout à côté d'elle, est couvert d'une espèce de burnous, fait de loques grossièrement cousues, de chiffons de toute couleur et de toute provenance, et si ravauté, si alourdi de rapiécages qu'on dirait des feuilles de fer-blanc juxtaposées. Je n'ai jamais vu plus lamentable et plus extravagante guemille.

Avant de partir, j'essaie de glisser quelques sous dans la main de la vieille. Elle refuse, elle se recule épouvantée. Il faut qu'El-Haoussine se fâche et prenne sa grosse voix pour la décider à accepter la monnaie de l'hôte. Alors le vieux balbutie un remerciement, il lève vers moi un regard timide; et voici que, tout à coup, je distingue dans ces pauvres yeux aux paupières saignantes une flamme d'une douceur et d'une noblesse singulières. C'est être sordide à une âme. Elle l'illumine d'un tel éclat que j'en oublie ses haillons... Quelle différence entre cette tête de barbare et celles de nos paysans ou des ouvriers de nos grandes villes! C'est un visage purifié par la contemplation. J'ai devant moi un homme qui, chaque jour, se prosterne trois fois et dit les cinq prières du Prophète, en inclinant son front vers l'Orient! Hélas! chez nous, cette beauté toute spirituelle du regard n'est plus dans les yeux des simples.

* * *

Poursuivis par le slougui qui recommence ses aboiements féroces, nous revenons sur la mauvaise piste sillonnée d'ornières profondes, coupée de blocs de pierre aussi hauts que des bornes. Rien ne bouge, l'air est d'un calme absolu. La chaleur monte toujours.

Soudain, le son aigre d'une flûte s'élève dans un grondement de tambour. Mon cheval fait un violent écart. Un Arabe et une femme en costume de danseuse viennent de surgir derrière un pistachier. A cause du manteau bleu de mon cavalier, ils me croient un personnage officiel et ils se livrent en mon honneur à un vacarme infernal. L'homme souffle à pleins poulmons dans la dure *raita* doublée de cuir, et les poings de la femme roulent sur la peau du tambour qui rend un ronflement continu. El-Haoussine est obligé de les faire taire en leur lançant des injures et des gros sous.

Ils sont à l'avant-garde d'une caravane, dont j'aperçois, très loin, les premiers chameaux. Des étoffes rouges se balancent autour des *guitouans* (1) qui tanguent, sur le dos des bêtes, avec des mouvements de nacelles. Ces animaux en marche et qui viennent de si loin, c'est pour moi le symbole du désert tout entier... Le Désert! A cette idée, mille sensations oubliées et lointaines s'évoquent dans ma mémoire. Je suis reconquis par mes instincts de nomade, envahi par la poésie sauvage de cette terre. Je sors de ma somnolence, et je regarde autour de moi.

Il est neuf heures. Le soleil pèse sur ma nuque comme une barre de fer. Tout l'espace est plein d'une accablante magnificence. La lumière déborde, les couleurs s'avivent et s'exaltent. Transporté par la splendeur unique du spectacle, je sens que c'est pour cela que je suis venu. A l'infini, la plaine flamboie sous un ruissellement d'or. Les moindres objets en sont nimbés. Les cailloux de la piste rutilent comme des pavés d'or. Je regarde avidement, je m'emplis les yeux, je ne songe plus aux fatigues, aux déceptions de toute sorte : la récompense les surpasse tellement!

En face, les monts des Ouleds-Nayls, à gauche les monts du Zab, à droite les derniers contreforts du Djebel-Amour se dressent comme des parois de cristal bleu. A leurs pieds, l'étendue est toute rose, — d'un rose qui se dégrade en une infinité de nuances ou qui s'embrase jusqu'aux tons les plus ardents, — depuis ce rose détrempe de blanc, ce rose aérien et, pour ainsi dire céleste, ce rose de nuée qui flotte dans les ciels du Tiepolo, jusqu'à ces roses blanches, ces roses roux dont s'obrombrent les duvets des chairs féminines, ces rougeurs de braise dont s'allument les visages fardés et comme incendiés de désir, dans les toiles mythologiques de Boucher. Cette opulence, cette joie des couleurs est un délice pour l'œil. La volupté en est si intense et si délicate que mes yeux eux-mêmes me semblent devenus des choses précieuses.

Je suis dans un monde de chimères où les formes inépuisables s'écroulent à peine ébauchées, un paradis plein d'enchantements et de miracles, tel qu'on se figure les fabuleuses contrées édéniques. Maintenant on dirait la mer, — une mer calme où se déroulent de longs courants lilas et mauves. Les montagnes se soulèvent comme des vagues, elles tremblent dans la mobilité continuelle des reflets. Des spires laitueuses serpentent aux flancs des roches, coulées de gemmes fondues qui se déversent dans des lacs illusoire. La courbe du ciel s'éclaire en une coupole de turquoise et d'opale tellement éblouissante que, même à travers les paupières closes, le rayonnement en est douloureux. Vers l'Est, des gris lumineux s'étendent, — et ce sont des entassements d'architectures, de hauts palais de perles qui se détachent sur une gloire orangée et violet sombre. Tout brûle, tout ondule et bouge, dans le furieux mouvement vibratoire de la chaleur.

Des mirages se lèvent. Au fond de l'espace, j'aperçois très nettement une ville blanche sous des palmes, et, soupçonnant que c'est Bou-Saâda, je cours interroger El-Haoussine.

Il est très loin en avant. Les pieds de mon cheval s'enfoncent dans le sable. De tous les côtés, les sables s'étalent, étouffant les derniers brins d'herbe. C'est un sable fin, moelleux comme celui d'une plage, et tout resplendissant de mica. Il est difficile de trotter sur ce terrain moyvant et il est encore plus insupportable d'aller au pas, avec cette brûlure perpétuelle de l'air qui vous aiguillonne. Voyant mon cavalier mettre son cheval au galop, j'éperonne le mien et je le lance pendant les douze kilomètres que dure cette traversée des sables. Cela devient du vertige. La plaine entière ondule, les roches se volatilisent et, dans cette vibration torride de l'atmosphère, parmi ces grandes ondes de lumière et de chaleur que se renvoient les montagnes et les étendues sablonneuses, j'étouffe et je défaille, comme si je marchais entre des bûchers en flammes...

Les pays roses se rapprochent tellement que, — semble-t-il, — je vais toucher avec la main leurs collines en forme de carènes

(1) *Guitouan*, tente qui surmonte les cacolets des chameaux.

renversées. Je précipite ma course, ayant le poids du soleil sur la nuque, les yeux brûlés par la réverbération des sables qui miroitent immensément à la façon d'une lagune recouverte d'une croûte de sel. Le sol est si parfaitement lisse qu'on y voit inscrites, comme avec le doigt, les empreintes laissées par les sabots des chevaux, les pieds fourchés des moutons, ou les spirales rampantes des céastes. De loin en loin surgissent des tas d'ossements que les rouliers du Sud appellent en leur langage « des poulaillers » : ce sont des squelettes de chameaux dont les côtes formant claire-voie ressemblent aux barreaux d'une cage vide.

J'excite encore ma monture, emporté par une sorte de délire de l'espace et de la vitesse, et tellement assommé par la chaleur que je perds à peu près toute conscience de ce qui m'entoure.

Enfin je rejoins El-Haoussine à la lisière des sables, dans un bas-fond caillouteux. La ville blanche et les palmiers ont disparu à l'horizon. Les monts des Ouleds-Nayls ont l'air toujours plus inaccessibles. Je ne vois devant nous que des monticules jaunes qui barrent complètement la vue. Pourtant si j'en crois mon guide, nous sommes tout près de Bou-Saâda, mais on ne l'aperçoit pas encore, à cause des accidents du terrain.

Tout à coup, derrière une éminence, au sommet d'un mamelon grisâtre, émerge une citadelle dominée par une tour à horloge, qui, à distance, prend l'aspect imposant d'un vieux palais florentin. Aussitôt El-Haoussine me crie, le doigt tendu vers le fort :

— C'est là qu'il demeure M'si le commandant s'périeur!...

Rien ne saurait rendre l'intonation respectueuse avec laquelle il a prononcé ces mots : « M'si le commandant s'périeur!... »

Dans le flux de ses explications, je comprends sans trop de peine que cette bâtisse militaire surplombe la ville indigène qui ne se découvre toujours pas.

Nous franchissons les dernières ondulations des sables : un couloir s'élargit, en manière de vallon arrosé par un oued et couvert de la végétation brillante des oasis. Comme nous prenons Bou-Saâda de flanc, nous ne pouvons embrasser l'amphithéâtre que forment les maisons. Cependant, nous voici à l'entrée de la ville, voici les murs en terre sèche qui enclosent les jardins. Nous sommes obligés de mettre pied à terre et d'entraîner nos chevaux par la bride pour traverser l'oued : car ils s'épouvantent et renâclent à la vue de cette grande surface claire dont le resplendissement les aveugle.

De l'autre côté de l'oued, nous nous engageons sur une piste qui longe les murs des jardins. Entre les verdure étagées, apparaissent les cubes boueux de la ville saharienne. Mais pas un être vivant ne se montre, si loin que fouille le regard. Rien! Pas une clameur, pas une fuite de lézard entre les pierres, pas un cri d'oiseau, ni un froissement d'ailes dans les braches! Cette ville semble plus déserte et plus morte que le désert lui-même.

Il est midi. Le ciel se creuse au-dessus de nos têtes, comme un gouffre blanc, d'où sort une haleine de fournaise. Sur ce fond embrasé, — telle une ligne de cyprès sur un mur de marbre, — se détache la végétation énorme et confuse de l'oasis, qui, pour mes yeux habitués à la stérilité des steppes, prend un aspect féérique de paradis terrestre. Les arbres fruitiers qui pullulent à l'abri, des palmes plient écrasés par la surabondance de la récolte. Les amandes, les abricots, les figues, les prunes, les grenades éclatent, dans les découpures des feuilles, comme de lourds joyaux barbares. Ça et là, les fûts des palmiers se dressent, pareils à des colonnes d'airain sous les guirlandes d'un péristyle. L'étrange paysage semble sculpté dans un métal éblouissant et dur. Aucun souffle n'en dérange l'immobilité. L'oued lui-même qui répand sa nappe liquide parmi les cailloux et les lauriers-roses a l'apparence vitrifiée d'une glace de cristal. L'heure est écrasante de spendeur. Dans l'air en feu plane on ne sait quel mystère. Ce lieu magnifique est morne, ou tout reluit, ou rien ne paraît vivre, on dirait qu'il se contracte, se recueille et se tait, dans l'épouvante d'un maître effrayant qui va venir.

Le sable s'éboule sous les pieds de nos chevaux, les murs de terre sèche se fendillent et s'effritent par la véhémence du soleil. L'atmosphère est si lourde qu'on la croirait imprégnée d'une cendre diaphane et corrosive qui s'insinue par tous les pores. Au milieu de cette aridité implacable, de ce silence des choses qui pèse encore plus que l'accablement de midi, devant cette exubérance des verdure et des fruits, inertes comme des métaux ou des pendeloques de jade, de topaze et d'agate, sous les murs de cet enclos plein d'une ombre brillante, et qui repose en un pesant sommeil, ma tête surchauffée s'hallucine et s'égare : je m'imagine entrer dans le Jardin de la Mort...

LES GRENOUILLES DE BOU-SAADA

Nous pénétrâmes dans Bou-Saâda par une avenue plantée de petits arbres épineux, à la verdure malade et poussièreuse. L'alignement des arbres et des maisons révèle tout de suite la présence du Génie militaire : ce pays sauvage a reçu l'empreinte de l'administration.

Les bâtisses très basses, percées de rares ouvertures, aux murs blanchis à la chaux, renvoient des reflets tellement intenses qu'il faut fermer les yeux. La route elle-même est incandescente. On marche en aveugle dans cet enfer de blancheurs.

Le silence et la solitude sont aussi complets qu'aux bords de l'oued. Cependant, deux enfants, accroupis sur le seuil d'une écurie, se lèvent paresseusement à notre approche. Ils interpellent El-Haoussine, lui demandent qui je suis. El-Haoussine, les repoussant du geste, répond négligemment :

— C'est un kodja!

Sans doute, ce titre de « kodja » n'a aucun lustre pour eux, car ils me dévisagent à peine et ils vont se rasseoir à la même place, sans même me demander l'aumône : ce qui me paraît le comble du mépris.

A mesure que nous avançons vers le centre, l'animation grandit. Le fusil en bandoulière, un cavalier passe, légèrement courbé sur le pommeau de la selle. Des silhouettes de femmes se faufilent dans les ruelles voûtées. Sur la place du marché, il y a toute une foule mouvante, une foule mêlée de burnous et de chéchias.

La place, irrégulièrement découpée, est bordée de masures arabes et de maisons européennes à un seul étage et formant arcades. A l'extrémité, des plantations d'arbres escaladent une rampe assez forte, par où l'on accède à la citadelle. Les allées correctement tracées s'enfoncent sous la verdure. De distance en distance s'échelonnent les colonnes de fonte des réverbères. Il y a même des bancs pour les promeneurs. — et tout cela est si parfaitement aligné, si propre, si bien entretenu qu'on se croirait aux abords d'un square, dans une petite garnison de France.

Le Cercle militaire, dont le jardin s'ouvre sur la route, contribue encore à l'illusion. En dolman de coutil blanc, où tranchent les ors des galons mobiles, les officiers prennent le café sur les petites tables de fer, à l'ombre des tonnelles. Les raquettes de tennis sont déposées à l'angle des tables. On déplie les journaux qui viennent d'arriver, on feuillette *l'Illustration*. Les jeunes causent et rient bruyamment, les vieux sont plongés dans la manille méridienne, tandis que le sergent de semaine, arrêté à la distance convenable, les pieds en équerre, se tient très raide, avec le cahier de rapport sous le bras.

Ce petit coin de vie civilisée, ces silhouettes familières, ce rappel des habitudes françaises, — tout cela s'empare si bien de moi que j'en oublie les spectacles désertiques et les images violentes qui, tout à l'heure, s'imposaient à mon esprit excédé. Lorsque je descends devant l'*Hôtel du Sahara*, — la modeste auberge où je dois gîter, — j'éprouve un tel contentement que cette gargote me paraît presque confortable, et que je goûte toute la douceur du home retrouvé.

Je stationne un instant dans la salle de débit, où sont attablés des sous-officiers, un bourrelier, un maréchal ferrant et un entrepreneur de roulage : personnages vraiment symboliques en pays colonial et qu'on est presque toujours sûr de rencontrer dans les estaminets et les caravansérails du Sud algérien!... A côté des soldats qui défendent le pays conquis, les convoyeurs qui le ravitaillent et les artisans qui fabriquent les objets de première nécessité : les fers des chevaux, les selles et les harnais! Ici, nous sommes dans une région déjà fortement entamée par l'activité européenne, puisque deux voyageurs de commerce opèrent en ce moment à Bou-Saâda. Ils jouent aux cartes dans la salle de débit. L'un est un Maltais qui représente une grande maison d'épicerie d'Alger et qui essaie de couler ses denrées aux M'zabites. L'autre est le représentant d'une maison d'horlogerie parisienne : il vend aux Arabes et aux colons des grosses montres en nickel.

Mais le chaouch de l'hôtel m'entraîne dans la salle à manger, — à peu près semblable à toutes celles que j'ai vues au cours de mes pérégrinations africaines. Les volets sont clos. Des moustiquaires épaisses tendues devant les portes empêchent un peu la chaleur et les mouches. Aux murs sont suspendus des ouranes empaillées, — énormes lézards aux mâchoires en dents de scie, — et qui dardent une petite langue de drap rouge; des cornes de gazelle, des éventails enalfa chamarrés de cuirs multicolores, des panoplies alternant avec des chromos. Le principal meuble est

une bibliothèque en bois noir, d'aspect sévère et des plus imposants. Des dorures reluisent derrière les vitres : ce sont les livres de prix de la collection Mame. Et ça et là, je reconnais, sous leurs couvertures roses, les célèbres récits de la comtesse de Ségur qui ont amusé nos enfances : *Les Deux Nigauds*, *Les Mémoires d'un Ane*, *Le Général Dourahine*... Quelle surprise! Retrouver ces souvenirs puérils à l'*Hôtel du Sahara*, — à deux pas du Désert, — et quel drôle de contraste, mon Dieu! que ces anodines et douces histoires dans le pays des Ouleds-Navis et des vipères à cornes! J'ose croire que les petits Français d'Afrique ont des imaginations un peu plus exigeantes et des instincts un peu moins paisibles que les nôtres.

Pourtant, malgré les ouranes empaillés et les cornes de gazelles, je n'arrive pas à me persuader que je suis dans un milieu farouche. L'atmosphère qu'on respire ici est celle de nos sous-préfectures les plus assoupies. Toute la douceur française s'y trahit sous la forme de mille petits raffinements bourgeois : la propreté des nappes, le bel ordre des hors-d'œuvre, les couteaux soigneusement nettoyés, le timbre placé à côté de mon couvert. Chaque pensionnaire a son casier où brille, dans la pénombre, un rond de serviette numéroté. Les voici, l'un après l'autre, qui soulèvent la moustiquaire du fond : ils viennent de prendre l'absinthe de midi sur la terrasse contiguë à la salle à manger. Ce sont les fonctionnaires de l'endroit : M. l'instituteur et ses adjoints, M. le receveur des postes, M. le commissaire de police...

Tout en ouvrant les boîtes de conserves et en taillant des tranches dans les foies gras de Périgueux, ils me considèrent d'un air soupçonneux. Il paraît que les deux fils aimés du Kaiser ont récemment traversé Bou-Saâda sous des noms d'emprunt; et perpétuellement des officiers anglais ou allemands parcourent les régions du Sud algérien, en trompant la surveillance des autorités. Aussi les gens du pays ont-ils la phobie de l'espionnage et voient-ils dans tout étranger un individu suspect. Mais le manteau bien d'El-Haoussine, qui vient cérémonieusement prendre mes ordres, rassure aussitôt ces messieurs.

J'achève tranquillement mon repas, servi par la fille de la maison, une grande perche d'adolescente, en sarrau d'écolière, au teint chlorotique, aux longues mains pâles et fluettes, au maintien gauche et pudibond de religieuse. On voit trop qu'elle a lu les *Deux Nigauds* et les *Mémoires d'un âne*. A tout instant, elle s'assied, l'air épuisé, le front moite de sueur. Elle semble minée par la fièvre.

Sa mère, qui la relaie, l'oblige à se reposer :

— Ne te fatigue pas, mon trésor! répète l'hôtesse, en lui tendant une chaise.

Elle approche ses doigts des tempes de la grande fille; elle l'embrasse, lui parle sur un ton câlin, comme à une enfant malade.

— Excusez-la, Monsieur! — me dit la mère, en changeant mon assiette, — cette petite, les chaleurs me la tuent!..

Puis, d'une voix qui s'altère subitement :

— Tout tourne mal pour nous, depuis la mort de mon mari!

Et elle me conte que, sur le conseil du médecin, ils ont dû quitter Boghari, où ils étaient établis depuis trente ans, pour s'installer à Bou-Saâda, dont le climat passe pour être plus salubre.

Tandis que nous causons, une vieille ratatinée et quelque peu barbue, qui porte sur ses cheveux blancs la coiffe des Arlésiennes, se glisse silencieusement dans la salle à manger. C'est l'aïeule. J'apprends qu'elle est Provençale, originaire de Salon, dans les Bouches-du-Rhône. Elle est venue en Afrique, en 1850, avec son mari qui a tenu un des premiers caravansérails militaires sur la route d'Alger à Laghouat.

Elle me parle longuement de Boghari, que je connais, où elle a vécu presque toute sa vie. On devine qu'elle ne se résigne pas à cet exil de Bou-Saâda. Mais, depuis ce matin, elle est particulièrement désolée. Le courrier lui a apporté une attristante nouvelle, — l'expulsion des bonnes sœurs de Boghari :

— Pensez, Monsieur! Ils ont chassé sœur Rosalie, une pauvre vieille de mon âge qui avait élevé ma fille et ma petite-fille... Ah! Monsieur, ce n'est pas bien! Ah! non! Ça n'est pas bien, ce qu'ils ont fait là!..

Et l'aïeule, les larmes aux yeux, laisse retomber le long de son tablier sa main noueuse, où l'anneau de mariage, usé et aminci comme un fil, brille encore entre les rides...

Lorsque je me lève de table, un bruit de dispute emplît la salle de débit. C'est le fils de l'hôtesse qui se querelle avec deux

coquins d'Arabes aux figures patibulaires. Il est tout le portrait de sa sœur, — la jeune fille chlorotique, — ce grand garçon blême et décharné, à la pomme d'Adam monstrueuse. Il a beau se retrancher derrière son comptoir, crier plus fort que les deux bandits et faire des gestes de menace, je sens, à la façon dont il écoute leurs objections, qu'il finira par leur céder et qu'il sera roulé par eux.

Je songe de nouveau à l'adolescente palotte et grelottante de fièvre, aux deux mères apitoyées et gémissantes; et je me dis que ces braves gens sont trop braves, trop doux, trop humains, trop français en un mot, pour se mesurer avec la sauvagerie africaine. C'est l'histoire de beaucoup de nos compatriotes transplantés en Algérie. Hélas! le Civilisé sera vaincu par le Barbare. Celui-ci tuera celui-là.

* * *

Après une sieste pénible, la tête encore lourde et les membres brisés, je descends vers six heures, sur les bords de l'oued. D'étroites ruelles en pente y conduisent. Le sol est profondément raviné, comme sur le passage d'un torrent. On chemine dans une pénombre perpétuelle, entre les petits murs en terre sèche, sous le couvert des palmes et des arbres fruitiers. A tout instant, il faut enjamber des rigoles coupées d'enfantins barrages, minuscules canaux qui vont porter à la végétation de l'oasis l'humidité nourricière.

Sur de gros cailloux semés de distance en distance, je traverse une nappe d'eau peu profonde, et je m'arrête dans le lit même de l'oued, dont tout le milieu, envahi par des amas de sable et par d'énormes pierres, est presque complètement à sec.

Je ne reconnais plus « Le Jardin de la Mort ». Ce n'est plus l'enclos torride qui se consume et flamboie, dans le silence terrifiant de midi. A cette heure crépusculaire, il m'apparaît comme un lieu riant, — un lieu de fraîcheur et de rêve. Le ciel léger, à peine teinté de rose, se déploie par-dessus les sveltes colonnes des palmiers. Un semblant de vie anime, çà et là, les herbes et les vergers tout brillants de fruits aux couleurs vives. Avec des trottements de souris, des enfants se poursuivent dans les sentiers qui bordent les deux côtés de la rivière, ou bien, par jeu, ils glissent sur leur derrière, le long des pentes ravinées. Des hommes grimpés dans les branchages émondent et taillent les dattiers, ou cueillent les abricots. D'autres foulent le linge, au creux des trous d'eau. Ils sautent en cadence, et, à des intervalles rythmiques, ils entrecroquent leurs deux pieds, d'un mouvement lesté et gracieux, tandis que le savon mousse en grosses bulles bleuâtres sous leurs talons luisants. Plus loin, à un endroit où l'oued forme une cuvette naturelle, des femmes agenouillées en cercle lavent les étoffes voyantes dont elles s'envelopperont. De temps en temps, l'une d'elles se lève, en simple tunique de cotonnade serrée aux reins par un cordon rouge, le visage pâle et comme aminci entre des torsades de cheveux noirs, plaqués de chaque côté des tempes en manière de roues que dépassent les énormes anneaux d'argent des boucles d'oreille, — et, grave, la démarche lente, elle étend sur le sable des carrés de laine rouge, dont la teinte encore avivée par le lavage tranche sur la blondeur du sol, avec une crudité tellement acide, que le tissu paraît trempé dans du jus de groseille.

Cette pourpre intense, les tons fauves de la terre, la patine verte des feuillages, les reflets cristallins de la rivière, le ciel rose et diaphane qui flotte mollement par-dessus les bouquets rigides des palmiers, — tout cela forme à l'œil une harmonie éclatante et légère, d'une noblesse vraiment antique. Le paysage est d'une simplicité et d'une grandeur admirables. Un rayonnement, une joie continue l'environnent. Nul mouvement brusque n'en dérange les lignes. Les êtres humains qui sont là glissent au bord de l'eau, avec des gestes silencieux et mesurés, — tels des figurants qui évoluent entre les toiles peintes d'un décor.

Assis sur une pierre, au faible murmure de l'oued qui coule à mes pieds, dans ce recueillement et cette atmosphère indécise du soir, je me laisse aller au mirage d'une vision antique ressuscitée...

Je ne me trompe pas : voici venir, trottant sous leurs coiffes, les jolis ânes lascifs des fables milésiennes. Voici les foulons des comédies grecques et latines. Et, drapés dans leurs linges aux plis nombreux, la cruche sur la tête, voici les spondophores qui défilaient jadis sur les frises des temples. J'aperçois aussi, tout près de moi, les grenouilles à la voix de cygnes que chanta le bon Aristophane.

Attirées par le calme et la douceur de l'air, elles s'enhardissent à sortir leur petit museau triangulaire d'entre les herbage; elles

sautent sur les cailloux des mares. Elles tournent peureusement le cercle d'or de leurs gros yeux, puis elles se décident, elles s'installent. On dirait des boules d'émeraude fraîchement taillées qui se posent sur les pierres. Elles se multiplient. Peu à peu, les chanteuses aquatiques sont toutes à leur poste. Alors, comme à un signal donné, elles lancent tout à coup, sur un mode triomphal, leur immortel *Brèkèkèkèx, coax, coax!*

Elles s'excitent, elles s'égosillent, se grisent de leur musique. Elles y mettent une âme incroyable, ces petites grenouilles de Bou-Saâda, comme si elles étaient les grenouilles mêmes de l'Achéron, « délices du dieu de la Cithare », — et comme si elles avaient nourri dans leurs marécages « le roseau qui sert de chevalet à la Lyre »...
— *Brèkèkèkèx, coax, coax!*

Toute l'oasis retentit de leur clameur. Bientôt celles qui sommeillaient là-haut, tout au fond de la palmeraie, dans les flaques de la rivière tarie, se réveillent à leur tour. Et celles qui flottaient, comme des débris de bois mort, dans les canaux vaseux des vergers; et les reinettes des jardins qui se tapissent entre les dards des grands aloès... A l'envi, elles donnent de la voix. Les crotales de leurs gosiers battent l'air qu'elles déchirent et râclent. Cela devient un vacarme infernal, qui s'amplifie sans cesse à mesure que l'ombre s'épaissit : tel résonnait sans doute le coassement éternel des grenouilles de l'Erèbe, qui, sur la rive du Styx, épouvantaient les pauvres morts... Puis on croit entendre la rumeur d'une foule lâchée à travers les gradins d'un cirque ou d'un amphithéâtre. Cela monte et descend; cela s'exaspère jusqu'à l'injure, cela nasille et chevrote comme la parodie d'un imbécile, cela grince et mord et déchire comme un rire satirique, cela s'enfle et crève en une huée formidable...

Brèkèkèkèx, coax, coax!...

Le tympan brisé par ces milliers de cris rauques, je sens vivre d'une vie fantastique le mythe baroque du poète athénien qui, sous le travestissement de grenouilles monstrueuses, osa mettre en scène la charge de ses spectateurs et leur offrit leur propre image dans la caricature de ces bêtes insupportables qui ne savent que crier : *Coax! coax!...*

Brusquement, la clameur s'arrête. Il y a une minute de silence écrasant, où mes oreilles qui bourdonnent encore ne distinguent plus que la plainte isolée d'un crapaud, — petite cloche de verre à la vibration ténue d'harmonica. Au loin, une flûte arabe pleure divinement dans le soir. C'est la pure mélodie du chant lyrique, qui à la faveur des acalmies passagères finit par s'élever au-dessus des paroles confuses et des hurlements de la multitude... Mais aussitôt le jacassement interrompu se ranime d'un bout à l'autre de l'oasis. Le tumulte recommence :

— *Brèkèkèkèx, coax, coax!*

Assourdi par cette musique enragée, envahi par le pullulement innombrable des grenouilles, je me sauve le long des sentiers qui bordent l'oued; et, passant derrière Bou-Saâda, j'atteins la route qui conduit à Djelfa et d'où l'on domine toute la ville.

* * *

Au bord du fossé de la route, peu s'en faut que je ne marche sur un vieillard couché par terre et roulé dans un burnous tellement poudreux que sa couleur se confond avec celle du chemin. Les mains noirâtres, rugueuses, ont toute la sécheresse du squelette, et le masque du visage, émacié et rigide, est celui d'un cadavre. Ainsi empaqueté dans ses linges, il a l'air déjà mort et vêtu pour la tombe.

Je m'arrête un peu plus haut, sur une pente rocheuse, aux parois lisses et luisantes comme du fer. Le soleil a disparu derrière le Djebel-Amour, mais tout l'espace est encore visible. C'est l'heure d'Afrique que j'aime entre toutes, celle où la lumière qui se décompose atteint à ses plus fastueuses dissolvances.

Devant moi, la ville s'abaisse vers l'oued. Les terrasses des maisons se pressent les unes contre les autres, pareilles à de grands damiers vides, et par-dessus la ligne grisâtre des murs de boue émergent les panaches des plus hauts palmiers de l'oasis. A ma droite, s'entassent d'énormes masses calcaires, très hautes, à l'inclinaison presque verticale, arrondies en manière de tours ou de forteresses. Des bandes d'une teinte plus sombre et qui ondulent à l'infini indiquent les couches successives de la montagne, tels des refends qui marquent la ligne des pierres dans une muraille. Cette maçonnerie naturelle est effrayante, comme si l'on

sentait encore la menace de la grande force mystérieuse qui a soulevé ces blocs et ordonné ces architectures colossales.

Le paysage, presque factice à force d'être simplifié, a les arêtes vives de la pierre : il en a l'immobilité. Mais, surtout, il est émuvant par son silence, — le perpétuel silence des étendues désertiques. En cette minute, l'ossature jaune et rugueuse du sol disparaît à peine sous un voile mauve qui se moire d'or et de glaciés d'ambre; les montagnes se colorent d'un rose de jacinthe qui va se foncer bientôt jusqu'à la pourpre et jusqu'au violet sombre. Et rien n'est exquis et rare comme la suavité de ces teintes dans ce grand cirque de pierre, d'une nudité et d'une apreté farouches. Il n'y a que la mer pour créer de tels contrastes et de tels prestiges! Encore l'atmosphère marine est-elle moins pure que celle-ci : il y flotte des brumes, des vapeurs alourdies et saturées d'eau tandis que l'air sec du désert est d'une limpidité sans bornes, toute vibrante d'imperceptibles atomes lumineux qui tombent sur un fond d'un bleu si léger, si tendre, si délicieux à l'œil, que les paroles manquent pour le traduire. C'est un ciel, pour ainsi dire, spirituel qui baigne un dur pays de métal et de granit. La vie animale et grossière ne respire point ici. Même les arbustes qui poussent, de loin en loin, au milieu des sables, ont l'apparence d'ornements de bronze ou d'acrotères dorés, au fronton d'un édifice de marbre.

Maintenant, de blanches apparitions surgissent sur les terrasses de la ville. Des bras se tendent, supportant les plus des longs manteaux. Les hautes silhouettes s'agenouillent et se prosternent. Bientôt la prière du soir suscite toute une foule d'ombres dans les limbes crépusculaires. Ma pensée docile suit les gestes de l'adoration; et, devant la mer des sables qui s'enténébre immensément, je médite en une paix de cloître. Nulle forme particulière ne détourne l'attention ni les yeux. Cette solitude a un visage d'éternité dont la vue seule guérit des curiosités vaines et des actions éphémères...

O mon Dieu! Comme je comprends que ce pays est la patrie de mon âme! Je n'en connais pas qui inspire une plus belle confiance dans la mort, un plus sûr mépris de toutes les agitations futiles, en qui se morcelle et se dissipe la vie sans cœur et sans esprit de l'Occidental. Je voudrais revenir en ce lieu, chaque année, comme en une pieuse retraite, pour y rapprendre le sens de l'Eternel et du Divin, pour résister à l'écoulement sans fin des plaisirs et des travaux par où se perd le meilleur de ma vie, pour me suspendre et m'unir à quelque chose qui ne passe point!...

Dans cette solennité du couchant, parmi les lueurs suprêmes, dont s'illumine le Désert, les versets bibliques me reviennent en mémoire :

« *Domine, dilexi decorum domus tuæ et locum habitationis glorie tuæ!...* » O mon Dieu, j'aime la beauté de votre maison, et le lieu où habite votre gloire!...

Mais l'austère génie du Prophète me détourne aussitôt des splendeurs, pour me hausser à la contemplation de splendeurs plus hautes :

« *Amicus lumine sicut vestimento!...* Et elevata est magnificentia tua super celos!... » O mon Dieu, la lumière n'est que votre vêtement, — et votre magnificence est élevée par-dessus les cieux!...

Il est nuit. Les blanches ombres adorantes ne s'aperçoivent plus sur les terrasses. Les derniers reflets du soleil viennent de s'éteindre, les contours s'effacent. Mes yeux perdus dans les espaces constellés ne distinguent plus la terre; et, comme un écho de ma méditation, j'entends encore cette phrase du Psalme se dérouler et gronder, aux accents d'un orgue invisible :

« *Et Dominus in æternum permanet!...* » Seul, le Seigneur demeure éternellement!...

Un froid subit est descendu sur la plaine. Autour de moi, tout est noir, muet, hostile. Je me lève précipitamment et je m'enfuis de ce désert pierreux. Mais, du côté de l'Orient, la lune des passants s'est levée dans un ciel paradisiaque, d'une vert inconnu et inimmuable, — un ciel d'espérance, de tendresse et de mélancolie...

* * *

Le lendemain est pour moi une interminable journée d'ennui et de désespoir. Le commandant supérieur, que je vais voir, le matin même, me dissuade si bien d'aller à Biskra par la piste de l'Oued Chair et par les monts du Zab que je me résigne à revenir sur mes pas...

Après la sieste, je retourne à l'oasis, d'où je suis chassé encore une fois par les coassements intolérables des grenouilles. Je m'arrête sur une étroite place qui borde le ravin et je m'amuse à suivre les ébats de jeunes enfants indigènes qui jouent à des jeux français, sans doute appris à l'école.

C'est assez imprévu à Bou-Saâda, ces parties de barres et de marelle, menées par de petits Bédouins à peau brune qui n'ont pour tout vêtement qu'une calotte rouge et un carré d'étoffe en laine de brebis, agrafée sur l'épaule à la façon d'une chlamyde. Quelques-uns sont perchés sur les poiriers de la placette, et ils en secouent les branches, pour faire tomber les hannetons.

Au bas d'un arbre, assis sur une borne, l'un d'eux s'applique à retirer une épine qui s'est enfoncée dans la corne de son pied. Sa pose est tellement classique qu'elle m'évoque immédiatement le célèbre *Spinario* du Musée de Naples. Les pans du burnous rejetés en arrière, sur ses deux épaules, il étale ainsi sa nudité tout entière, dont la maigreur élégante et précise a la finesse aiguë et la douceur de l'ivoire. C'est un Hermès adolescent, un petit dieu voleur, dénicheur d'oiseaux et batteur de buissons.

Ces mains prestes, ces jambes gracieuses, ce torse allongé et mince, ce corps glissant et fuyant, — tout annonce la jolie bête de course, de ruse et de rapine. Même lorsqu'il est au repos, on devine l'intensité de vie nerveuse qui se ramasse dans ces muscles prêts à se détendre, comme lorsqu'on caresse l'échine arquée d'un jeune chat. L'enveloppe ardente et sèche n'est que la forme extérieure et visible de l'instinct; et, devant ces grands yeux noirs où luit une telle flamme, ces membres dorés et brûlés de soleil, on songe à un être de feu, incarné dans une matière subtile, agile et brillante.

LOUIS BERTRAND,
de l'Académie française.

Réflexions sur l'Occident

I

Rome est le centre et la source de tout le mouvement civilisateur, religieux et politique de l'Occident. Sans Rome antique et la Rome chrétienne il n'y a ni Occident, ni culture occidentale. « Rome, dit F.-W. Forster, a réalisé la première unification de l'Occident, non seulement par la force des armes, mais encore par son droit, sa langue, son art, ses mœurs, son ordre, sa logique du langage, de la pensée et de la vie. »

La Rome chrétienne a construit sa civilisation sur la base de la Rome antique et sauva ce qui avait une valeur durable dans l'héritage de l'antiquité. Malgré la chute de l'Empire d'Occident en 476, malgré les dévastations causées par les invasions, la Rome politique continua à vivre dans la conscience des peuples. Rome n'est pas seulement, religieusement éternelle. Elle l'est encore politiquement. Il y a, au cours des siècles, des institutions, des pensées, des phénomènes que l'histoire fait complètement disparaître de la mémoire populaire. Mais il y a des idées qui ne meurent pas, parce qu'elles sont fondées sur la nature et la nécessité des choses.

Il en est ainsi de l'idée d'un Empire et d'une autorité supranationale, parce qu'elle seule peut garantir à l'Europe l'ordre, le bien-être et la paix.

Il n'y a dans l'histoire du monde que deux saints empires capables de défier les siècles. Le premier, c'est l'Église fondée par le Christ et dont le représentant siège dans la Rome éternelle. Le second, béni, sanctifié par le premier, c'est le Saint-Empire romain. Le Pape et l'Empereur sont les chefs consacrés et couronnés des deux Romes.

L'Empire temporel ne se conçoit pas sans l'Église. Ce n'est

que dans l'union des deux empires que le premier pouvait être sanctifié et devenir sous la forme chrétienne la continuation de l'ancien empire romain. Le Saint-Empire romain était, comme l'Église, supra-national; son Empereur était, au moins au sens idéal du mot, le chef de la chrétienté, ce qui correspondait à cette époque à l'Occident catholique.

L'Empire fut, jusqu'à sa dissolution en 1806, malgré la séparation de la moitié de l'ancienne Allemagne catholique — l'Empereur étant resté fidèle à la foi, — un empire essentiellement catholique et non un empire allemand.

L'ancien empire n'était pas grand-allemand. S'il n'était plus possible de le considérer comme s'étendant à tout l'Occident il comprenait au moins toute l'Europe Centrale. Les mots « empire germanique » ont été fallacieusement ajoutés plus tard (1). De même le concept « grand-allemand » est relativement nouveau. C'est une invention du XIX^e siècle. La Confédération allemande créée au Congrès de Vienne, en 1815, réalisait la Grande-Allemagne. Avec elle disparaissait l'idée d'un empire supranational (2).

La nouvelle Confédération était une union de princes et de villes libres du Nord et du Sud de l'Allemagne et englobait les possessions héréditaires allemandes de la couronne d'Autriche. Les rois de Hollande et de Danemark étaient représentés à la Confédération en qualité de protecteurs de territoires allemands (Luxembourg et Holstein).

La Confédération allemande a agi jusqu'à la fin de son existence, comme un élément pacificateur. Par son étendue et le nombre de ses habitants elle constituait de loin la première puissance de l'Occident. Car l'Autriche ne contribuait pas à accroître l'influence politique de la Grande-Allemagne par ses seules possessions héréditaires allemandes, mais par la puissance de tout l'Empire des Habsbourg. Tout homme politique, dégagé de préjugés nationalistes étroits, qui aurait pensé en fonction de l'Europe Centrale, aurait dû applaudir à la proposition que fit le prince Félix Schwarzenberg en 1870, après les déclarations d'Ollmutz. Il proposait que l'Autriche fût admise dans la Confédération avec la totalité de ses États. La proposition échoua devant l'opposition des partisans de la « Petite-Allemagne » dans le Bundesrat. « L'Allemagne ne doit pas devenir à moitié slave », proclamaient ces hommes dont les noms trahissent une origine slave.

Le plan de l'éminent Schwarzenberg d'élargir la Confédération jusqu'à l'étendre à toute l'Europe Centrale échoua, mais en même temps le sort de la Confédération était fixé.

C'est alors qu'apparut Bismarck, l'homme d'État prussien, partisan de la politique de force et qui ne s'embarrasse d'aucune subtilité juridique. Au mépris des traités il mit fin à la Confédération germanique et après trois guerres réalisa la Petite-Allemagne. « Ce fut, écrivait Paul de Lagarde, la plus grande faute politique du XIX^e siècle. »

La Grande-Allemagne, créée par le Congrès de Vienne, ne pouvait être assurée d'une longue durée que grâce aux États héréditaires d'Autriche qu'on venait d'exclure de la Confédération. La Petite-Allemagne, c'est-à-dire la nouvelle et relativement petite puissance militariste de l'Europe Centrale courait dès sa naissance le danger de l'encerclement et de la ruine.

II

Le mouvement pangermaniste actuel ne peut fournir de solution à l'Empire allemand et encore bien moins à la question de l'Europe Centrale ni surtout de l'Occident. Avec l'absorption de ce qui reste de l'Autriche, la première question n'est pas résolue

(1) Cf. *Osterreichische Aktion*, Vienne, 1927, p. 46.

(2) On sait que Rome protesta, au Congrès de Vienne par l'organe du cardinal Gonsalvi, contre la dissolution du Saint-Empire romain.

Elle n'est que dangereusement esquivée en dupant l'Autriche.

Il n'y a pas de vraie solution, comportant la solution des autres questions, par la formule nationale pangermaniste. Il n'y a qu'une seule question et une seule solution et elle est occidentale. Un empire qui agirait sur toute l'Europe comme un élément pacificateur devrait constituer une formation politique correspondant à peu près à l'ancienne Confédération germanique et englobant toute l'ancienne Autriche. En d'autres mots, ce ne pourrait être qu'un Etat fédéral analogue au Saint-Empire. L'Allemagne actuelle, même en y joignant ce qui reste de l'Autriche, n'offre aucune garantie pour l'avenir.

Si paradoxal que cela puisse paraître, la seule espérance pour l'avenir réside dans le Saint-Empire romain. Cet empire n'est pas mort. Son idée indestructible a continué à vivre à travers les siècles. « L'Eglise, disait le Dr Gonzague de Reynold, même aux époques de décadence et d'anarchie, a continué à croire fermement que l'Empire romain est indispensable à la vie de l'humanité chrétienne, que par conséquent il n'a pas complètement disparu. » Il n'est que momentanément empêché de renaître. Comme l'Eglise est supra-nationale, l'Empire, nous l'avons dit, l'était aussi. Il n'a jamais été ni national, ni allemand mais romain. C'était la continuation chrétienne de l'imperium antique. L'épithète germanique lui a été faussement ajoutée à l'époque de la Réforme, c'est-à-dire, comme l'écrivait Hugo Ball, au moment où la graine du nationalisme a été semée.

Sans la reconstitution d'un Empire fédéral pareil au Saint-Empire romain, on ne résoudra jamais la question allemande et l'Europe occidentale ne sera pas pacifiée. *Et elle ne le sera pas davantage sans la coopération de l'Eglise.*

Sans l'Eglise catholique, il ne peut être question ni d'un Saint-Empire romain, ni d'un empire germanique. Sans l'Eglise, sans une chrétienté unie grâce à elle, rêver d'un empire central occidental à la manière pangermaniste et qui serait capable de durer est une utopie. Dans l'avenir, l'Occident redeviendra en majorité catholique dans ses princes et dans ses peuples, ou bien il n'existera plus.

III

La première conviction pour l'érection non certes d'un grand empire allemand, mais d'une fédération de l'Europe Centrale, c'est la reconnaissance du supra-nationalisme catholique. La perspective d'une belle victoire est à l'heure actuelle plus éloignée que jamais. Seule la dure logique des faits, seule une catastrophe comme on n'en a jamais vu de pareille, pourraient ramener notre peuple, de la folie à la vérité.

L'étroitesse nationaliste et les passions nationales dont les catholiques eux-mêmes sont infectés ont engendré cette naïve croyance que l'action la plus nécessaire pour créer une Grande-Allemagne, c'était d'assurer les six millions d'Autrichiens à l'Allemagne prussienne d'aujourd'hui. Comme si quelques millions d'Allemands de plus fortifieraient sensiblement l'importance politique de la Petite-Allemagne!

Pour l'Autriche, que la Prusse en 1866 a chassée de l'Allemagne avec une brutalité qui n'avait d'égale que son imprévoyance, ce ne serait pas seulement l'humiliation d'être ravalée au rang d'une province prussienne, ce serait encore une faute politique irréparable.

Ce serait sacrifier Vienne, comme la porte qui conduit au Sud Est, sacrifier une mission européenne historique qui a duré plus de mille ans; ce serait les dernières palpitations de l'âme autrichienne.

Même si la transformation fédérale de l'Allemagne prussienne pouvait être accomplie — ce que nous ne croyons pas — on serait

encore loin d'avoir réalisé une Grande-Allemagne, au moins une Europe Centrale fédérale, capable d'agir comme un élément pacificateur. La voie pour arriver à une création politique de ce genre doit plutôt partir de l'Autriche. Elle pourrait commencer par une union économique des Etats danubiens, à laquelle, contre son désir peut-être, la République allemande finirait par adhérer.

Ces développements économico-politiques, ou d'autres analogues sont aujourd'hui impossibles à prévoir. Il faut les laisser au soin de la Providence et peut-être à la justice de Dieu. En tout cas, une fédération de l'Europe Centrale ne pourrait espérer durer que par la présence d'une autorité qui serait juridiquement supra-nationale. Aujourd'hui, comme autrefois, une telle autorité ne peut être que la Papauté.

Mais aujourd'hui les chances d'une telle restauration se perdent dans les plus profondes ténèbres. Si on ne parvient pas à réparer la déchirure que la Réforme a causée dans l'humanité occidentale, on ne mettra pas fin aux antagonismes politiques des peuples et des partis.

« Depuis la Réforme, écrit Henri Massis (1), l'Europe porte en elle-même les causes de la discorde et ne cesse d'épuiser ses forces en des luttes et des guerres intestines. N'ayant plus à porter une parole valable pour tous les hommes, son œuvre civilisatrice a été compromise du même coup. »

Selon le grossier mensonge historique de Doering, c'est à Rome que les peuples trouvent la mort. Il suffit de retourner la phrase pour avoir la vérité. Rome fut pour les peuples occidentaux la source d'une vie nouvelle, de l'ordre et de la paix.

L'idée de Rome est la seule force pacificatrice, la seule capable de réprimer toutes les bestialités et d'exorciser tous les démons.

De même la pensée d'une Société des Nations ne vit que par la grâce de l'idée romaine. Le mot de Gregorius disant que le primat de Rome a été une nécessité pour les siècles barbares et anarchiques est encore vrai pour notre temps. Rome et Occident sont des concepts religieux et politiques étroitement enlacés. L'Occident naquit avec Rome, sans elle il périt.

Une Rome libre de ses mouvements pourrait sauver les nations décadentes. Le salut ne viendra pas de puissances politiques déchristianisées. « Parce qu'elle est l'Eglise de la vérité, écrit Henri Massis, qu'elle rattache la loi naturelle à la loi éternelle qui est en Dieu, l'Eglise catholique nous apparaît comme la seule puissance capable de restaurer la véritable civilisation. »

Le monde occidental ne retrouvera même pas l'ordre politique s'il exile Dieu de ses Constitutions, s'il rejette, quand il ne les combat pas, les institutions qui directement ou indirectement dérivent de Dieu.

Car ce qu'il y a d'essentiel et en même temps de désespérant dans le développement ou plutôt dans le chaos de l'Europe politique d'aujourd'hui, c'est l'exclusion de Dieu de la vie politique et des rapports entre les peuples.

Toutes les espérances des nations qui ne se fondent pas sur Dieu sont vaines. Tous les ordres sur lesquels ne brillent pas comme des étoiles les commandements de Dieu, ne sont que des désordres.

Professeur F.-X. HOERMAN

(Traduit de l'allemand,
Allgemeine Rundschau, Munich.)

(1) *Défense de l'Occident.*

Le drame intérieur de Charles Péguy

M. Daniel-Rops, dont on connaît les études intelligentes sur l'inquiétude et la déshumanisation du monde moderne, vient de publier un curieux article dans la *Vie Intellectuelle* (15 février 1933). Avec une infinie délicatesse, il s'efforce d'expliquer l'étrange attitude adoptée par Péguy après sa conversion. Il n'est pas le premier à examiner ce douloureux problème et — avouons-le sans retard — son élucidation ne satisfait pas plus que les précédentes. Pourtant, et ceci aussi nous voulons le dire tout de suite, son attitude de respect et de pieuse sympathie mérite qu'on la signale et qu'on y applaude. Rien n'est plus cruel, ni plus redoutable que les critiques aux lourdes mains qui s'immiscen dans la conscience la plus secrète. Ils sont très fiers d'exhiber sur la place publique les tragiques débats intérieurs que, par pudor d'âme, l'écrivain désire ne pas laisser connaître, et ils trouvent toujours un complaisant accueil chez les amateurs de raretés psychologiques. Ces détresseurs de consciences jettent les perles devant les pourceaux. M. Daniel-Rops les abomine :

Rien n'est plus odieux, écrit-il, que cette sollicitation que certains croyants font subir aux âmes qui ne sont pas dans une rigoureuse obédience, cette impudique et maladroite pression dont on ne sait jamais si l'on doit l'attribuer à la charité ou à la curiosité, à la piété ou à l'orgueil!

Nous pensons ici, par un naturel mouvement, aux détracteurs de Léon Bloy, à ceux qui sont d'Église et à ceux qui n'en sont pas, aux académiciens spirituels et aux lecteurs imbéciles. Tous ces censeurs vertueux dont beaucoup ignorent la prière amoureuse, le jeûne, même involontaire, et la pénitence, manifestement superflue pour leur blanche innocence, ne redoutent pas de juger leur frère et ils le condamnent parce qu'il n'est pas un saint authentiquement canonisable.

Tas de sépulcres blanchis! Tas de mauvais chrétiens! C'est par eux que vient le scandale. Leur tiède et trop facile orthodoxie sera vomie par Celui qui veut avant tout être aimé d'amour.

La conversion de Péguy n'en fut pas une, au sens strict. On a parlé de *course rentrante*. L'expression est très juste; on peut même dire insensiblement rentrante. Le socialisme de Péguy était lui-même chrétien, sans le savoir. Il raillait « les partisans déchainés de la glorieuse Luttedeclassé » et sa *Cité harmonieuse* qui devait ignorer la haine devait également être édiflée sans recours à la Haine. Lorsque Péguy se jeta, on sait avec quel généreux entrain, dans la bagarre Dreyfus, il ne s'occupait ni de défendre un juif, ni de nuire à l'armée : il vit un innocent condamné et la justice violée. Il crut que rien de bon et de louable ne pouvait s'appuyer sur une injustice ni l'excuser. Il faut regretter que trop de catholiques français n'aient pas eu le même sens absolu des exigences du droit et de l'innocence. Péguy avait également le goût de la vérité, une immense bonne volonté de lui être entièrement fidèle, encore qu'il ait manqué d'une certaine force de discrimination métaphysique du vrai et du faux. *Dire la vérité, écrivait-il dans un de ses premiers Cahiers, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste : voilà ce que nous nous sommes proposé depuis vingt mois.* Et encore : *Qui ne gueule pas la vérité quand il connaît la vérité, se fait le complice des menteurs et des faussaires.*

Cette volonté de non-violence, ce désir d'harmonie dans la cité, cet appétit puissant du Juste et du Vrai, tout cela était naturellement chrétien. Qu'on y joigne une grande loyauté et une pureté de mœurs irréprochable, on conviendra que Péguy n'a jamais été très loin de l'Église. Il n'avait d'ailleurs pas oublié le catéchisme de son enfance et il lisait Pascal. Ce qu'il ne pouvait admettre dans le catholicisme c'était surtout et presque uniquement le dogme épouvantant de l'enfer éternel. *Nous sommes solidaires des damnés*

éternels. Nous n'admettons pas qu'il y ait des hommes qui soient repoussés du seuil d'aucune cité.

C'est entre 1905 et 1908 que s'accomplit la lente évolution vers le christianisme. M. Daniel-Rops rappelle comment c'est à son fidèle ami Lotte que Péguy fit le premier aveu de son retour à la foi. *C'était en septembre 1908. Lotte était allé voir son ami. Il l'avait trouvé couché; le médecin parlait d'une maladie de foie. Mais la vérité c'était que l'énorme effort et l'énorme découragement, tout le poids d'une tentative gigantesque l'écrasait. Les deux amis échangeaient des phrases pleines de détresse; Lotte lui-même venait d'être terriblement atteint par le malheur. A un moment, Péguy se dressa sur le coude, et, les yeux remplis de larmes : « Je ne t'ai pas tout dit... J'ai retrouvé la foi... Je suis catholique ». Mots auxquels l'accent devait donner une vertu surhumaine, car Lotte, fondant en larmes, répondit, presque malgré lui, ces mots montés du fond de son être : « Ah! pauvre vieux, nous en sommes tous là. »*

Lotte, converti à son tour, devait être un des plus actifs artisans de la gloire de Péguy, notamment par son fameux *Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université*.

* * *

Rentré dans la maison paternelle, Péguy consacra désormais toute son activité littéraire (sauf *Clio* et les *Notes sur M. Bergson* et sur *M. Descartes*) à célébrer Dieu et les saints. Il s'attacha particulièrement à saint Louis et à Jeanne d'Arc, dont il avait déjà fait l'héroïne de sa première œuvre socialiste. Par-dessus tout, il pria la Vierge immaculée et ses pèlerinages à Notre-Dame de Chartres sont déjà entrés dans la légende. Sa foi était absolue, sans aucune espèce de réserves, et sans inquiétude. *Nous croyons intégralement ce qu'il y a dans le catéchisme, et c'est devenu et c'est resté notre chair.*

Et cependant Péguy mourut sans s'être approché des sacrements. Il ne s'est pas confessé, il n'a pas communie, il n'a pas régularisé par le sacrement de mariage son union civile. C'est ici qu'on ne comprend plus et qu'on perd pied. Péguy est le premier écrivain de langue française — qu'on entende bien : le premier — à avoir célébré valablement dans ses poèmes le Christ et sa Passion et ses saints et ses sacrements eux-mêmes. On ne peut citer avant lui que Claudel et Verlaine, mais ni l'un ni l'autre n'ont pris directement pour objet la personne même du Sauveur. Quant aux vagissements panthéistes de Lamartine, on ne peut parler à leur propos de poésie religieuse. La plus pure, la plus haute, la plus tendre et la plus proche poésie mystique que la littérature française fournit, c'est celle de Péguy. Or cet homme, qui ne pensait et n'écrivait que dans le divin, sous le climat de la Grâce, ce grand poète catholique n'avait aucune vie sacramentelle et probablement n'assistait jamais à la messe. Acceptons d'abord la leçon d'humilité que Dieu ménage ici aux chrétiens « fidèles » qui portent souvent leur foi avec orgueil et ostentation comme s'ils l'avaient méritée; des deux premiers poètes catholiques français, l'un : Verlaine eut une vie abominable, remplie de péchés avouables et inavouables; l'autre, Péguy, n'eut, en fait de pratique religieuse, que la prière. Dieu se sert des instruments qu'Il veut et Il n'a pas besoin de nos « fidélités » ni de nos « vertus ». Puis essayons d'expliquer l'attitude anormale de Péguy, dans la mesure où cette explication est accessible humainement. Car ici Dieu est en tiers et il n'en faut donc parler qu'avec révérence.

* * *

On doit évidemment nier a priori que Péguy ait manqué de foi dans l'efficacité des sacrements. Il avait bien trop le sens du charnel, de l'intime union du spirituel et du matériel pour être offusqué par le caractère sensible des sacrements. *Et l'éternité même est dans le temporel, écrivait-il.* Les sacrements sont précisément, après la Personne de Notre-Seigneur, le lien de cette fusion. Et ce n'est pas le moindre paradoxe que le charnel Péguy soit précisément celui qui n'ait pas usé de tout ce que le catholicisme contient de matériel, c'est-à-dire d'exactement proportionné à l'homme. Mais s'il n'en a pas usé, il y a cru et on pressent qu'il a dû être heureux d'y croire; il aurait étonné dans l'immatériel protestantisme, si forcé et si « angélique ».

Il a d'ailleurs chanté le mystère eucharistique :

(Jésus parle.)

*Le sang que je versai le jour que je fus prêtre
Et que j'officiai sur le premier autel
Et celui que je verse et que je fais renaitre
Le sang renouvelable et le sacramentel.*

*Et le pain de mon corps et le vin de mon sang
Et le verbe jailli de mes divines lèvres;
Et le salut gagné par mes divines fièvres,
Et l'éponge et le fiel et cette plaie au flanc;*

Croyant aux sacrements, porté par son tempérament à leur accorder un rôle important dans sa vie, pourquoi Péguy s'en est-il néanmoins abstenu?

M. Daniel-Rops note d'abord qu'une explication totale n'est pas à espérer. Dans cette décision si déconcertante il faut bien voir l'existence d'un irréductible qu'il n'appartient pas à l'homme de juger.

Aveu important qui invite à repousser une solution trop facile. Celle par exemple qui expliquerait l'attitude de Péguy par un souci d'originalité. Nul ne fut moins « littéraire » que lui; il connaissait trop le poids des choses et le sérieux de la vie pour sacrifier à la fantaisie. Un certain M. Langlois qui avait basement attribué la conversion de Péguy au désir d'assurer sa fortune littéraire expia cruellement sa calomnie. Celui qui trouverait dans la « pose » le motif de son abstention sacramentelle mériterait un sort semblable. On ne peut non plus parler d'insouciance. M. Daniel-Rops affirme que Péguy souffrit beaucoup de sa situation, sachant que c'était une gageure, une douloureuse gageure. Et il cite à ce propos ces phrases rapportées par M. Massis. *Je ne vais jamais à la messe, je ne pourrais jamais assister à la messe, au sacrifice de la messe. Ce serait trop violent pour moi, je ne pourrais pas, je me trouverais mal. J'entre à l'église, dans une église, pour prier, mais c'est toujours avant la messe, avant l'heure de la messe.*

L'explication habituelle de l'attitude de Péguy est son union civile avec une incroyante. Il ne pouvait recevoir aucun sacrement sans le mariage sacramentel auquel sa femme se serait refusée. Il est vrai qu'il pouvait réaliser l'union religieuse par la dispense de « disparité de culte ». Mais on lui affirma que l'Eglise exige, dans ce cas, que les parents prennent l'engagement de faire baptiser leurs enfants et de les élever dans le catholicisme. Or, les enfants de Péguy ne furent pas baptisés à leur naissance. On comprend combien il faut ici de délicatesse. La femme de Péguy, devenue catholique ainsi que ses enfants, vit encore et certains critiques se sont permis à son égard des sévérités assez voisines de la goujaterie. M. Daniel-Rops se contente de repousser cette explication comme étant insuffisante : *Mais si grand qu'ait été, dans son âme, le déchirement, si proche qu'il se soit trouvé du désespoir devant une situation telle, il me paraît qu'attribuer à une raison aussi anecdotique une détermination si grave, c'est méconnaître Péguy.* Cependant, celui-ci envisagea une issue à sa situation tragique par une régularisation de son mariage. M. Daniel-Rops signale qu'il fit peu d'efforts pour convaincre sa femme. Notons qu'il fit pourtant des efforts et qu'il permit à des amis de tenter des démarches en ce sens. Ceci ne nous paraît pas négligeable. Car si sa situation familiale n'était entrée pour rien dans son attitude, Péguy n'aurait sans doute rien fait dans ce sens. Ce n'est pas dire que son union civile est une explication suffisante et exhaustive.

M. Marcel Péguy, fils de Charles Péguy, a démenti que sa mère ait exercé la moindre pression sur ce dernier. On ne peut récuser ce témoignage sous prétexte que la seule piété filiale l'inspire. Ce ne serait pas une position critique et ce ne serait même pas une position honnête.

« La compagne de Péguy, dit M. Marcel Péguy, n'était pas l'anticléricale convaincue qu'on a représentée. »

Si elle lui avait demandé qu'il ne fit point baptiser leurs enfants, ce n'était nullement parce qu'elle ne voulait pas qu'ils fussent baptisés... mais bien parce qu'elle désirait qu'ils prissent eux-mêmes la responsabilité de leur baptême et qu'ils ne devinssent catholiques que lorsqu'ils seraient en âge de juger de la valeur du catholicisme. (La Vocation de Charles Péguy, par Marcel Péguy, Cahiers de la Quinzaine, deuxième Cahier de la dix-septième série, 25 septembre 1926, p. 88).

M. Marcel Péguy ajoute : *D'ailleurs, eût-elle été antichrétienne et eût-elle tenté d'éloigner Péguy du culte et des sacrements, Péguy*

n'en aurait pas moins communiqué s'il en avait eu le désir. Sans doute. Mais ce n'est pas sa femme, c'est l'Eglise qui lui défendait de communier. Dans l'esprit de Péguy cet obstacle n'était peut-être pas le principal. Nous voulons bien le croire. Mais pour la loi de l'Eglise, il constituait un empêchement dirimant. On peut penser que si Péguy n'avait pas eu d'autres motifs de s'abstenir des sacrements, il aurait fait disparaître également celui-ci; il serait déjà plus hardi de supposer qu'il n'a pas pris cette peine parce qu'il y avait d'autres obstacles — d'ordre intérieur — qui rendaient inutile cette disparition. M. Marcel Péguy avoue que cet état lui pesait : *Qu'il ait regretté de ne pas voir son mariage validé par l'Eglise (sic), c'est incontestable (ibid.).* Ce qui nous apparaît très contestable en bonne théologie, c'est ce qu'ajoute M. Marcel Péguy : *Mais le fait de s'abstenir d'un sacrement n'implique pas nécessairement l'abstention en ce qui concerne les autres.* Il est certain qu'un baptisé ne peut communier aussi longtemps que son union, contractée civilement dans une période d'incroyance, n'a pas été consacrée par le sacrement. Ajoutons d'ailleurs que la famille de Péguy pourrait, au témoignage de ceux qui l'ont fréquentée, servir d'exemple à bien des familles chrétiennes. La paix, la concorde et la collaboration de tous à l'œuvre de son chef y régnèrent toujours.

Ceci n'empêche pas que la loi soit la loi et que les exigences du droit canon soient sévères.

Faut-il, après cela, prétendre que seule cette question de mariage a retenu Péguy? On ne le pourrait que si on possédait de lui une déclaration très nette à cet égard. Or, on ne peut apporter un pareil texte. En l'absence de tout témoignage positif, il est interdit de conclure. Un fait nous paraît d'ailleurs pouvoir être invoqué. C'est la persistance de Péguy dans son refus des sacrements jusqu'à la veille de sa mort. Il avait eu le temps de réfléchir il avait vu la mort en face, le lendemain il allait l'affronter encore.

Or, dit M. Marcel Péguy, la veille d'un combat qu'il savait devoir être particulièrement meurtrier, car, à 27 kilomètres de Paris il n'était plus question de reculer, la veille d'un combat où tous les officiers de sa compagnie furent tués ou mortellement blessés, Péguy fut le seul de ces officiers à ne pas communier. (Op. cit., p. 86).

Sa foi n'avait pas faibli pourtant, car, ce jour-là même, rapporte M. Daniel-Rops, *il passa de longues heures à parler de fleurs un autel de la Vierge.*

Il faut insister sur ceci que Péguy savait ce qu'il risquait. Il n'était pas homme à prendre les réalités, singulièrement les réalités surnaturelles, pour autre chose que ce qu'elles sont. Il engageait son salut, et pour lui le salut n'était pas une fiction. Sa religion n'avait rien de mythique. *Jésus-Christ, mon enfant, n'est pas venu nous dire des fables. (Le Porche du Mystère de la Seconde vertu).* Il est naturel de supposer que la veille d'une mort possible, même probable, Péguy ayant la foi qu'il avait, n'aurait pas hésité à se confesser et à prendre l'engagement de se marier religieusement dès que ce serait possible, si d'autres raisons ne l'avaient retenu.

* * *

Quelles furent ces raisons? M. Daniel-Rops prétend les trouver dans la méditation du problème du mal et de la damnation, qui, après l'avoir éloigné de longues années de la foi, le maintint à l'écart des sacrements après son retour.

En ce qui concerne Péguy, cette méditation avait une importance si grave qu'après l'avoir écarté du catholicisme, elle ne disparut plus de son esprit, lorsqu'il fut revenu à la foi. Et cette méditation rend claire son attitude. S'il n'a pas voulu sérieusement faire l'effort nécessaire pour s'approcher des sacrements, ce n'est pas pour les prétextes qu'on invoque. C'est pour une raison infiniment plus grave. Retourner aux sacrements, seul, c'était assurer son salut, c'était gagner le rivage en laissant les siens au péril de la mer; et non seulement les siens, sa femme, ses enfants, mais l'immense plèbe des damnés. (Et je ne reviens pas sur sa méconnaissance de la valeur des sacrements, laquelle n'est pas individuelle.)

Il n'a pas voulu se sauver seul. Est-ce là de l'orgueil? N'est-ce pas la plus grande des humilités? Qu'il se soit trompé, soit, si la théologie le dit; mais il s'est trompé par grandeur d'âme, non par petitesse. L'homme qui tombait à Villeroy, chrétien-pécheur, chrétien non absous, risquait sciemment sa vie éternelle, l'offrait pour la conversion des siens, pour le rachat de tous les damnés. Il se livrait à Dieu.

Nous n'avons pas hésité à faire cette longue citation, car c'est elle qui nous faisait qualifier de *curieux* l'article de M. Daniel-Rops. Ce sacrifice conscient et prémédité de l'éternité paraît tellement extraordinaire, invraisemblable, disons le mot : monstrueux, qu'il nous faudra, pour l'accepter, des raisons péremptoires et irrécusables. Nous ne négligeons pas le caractère de Péguy, son intégrisme, sa générosité, une certaine naïveté, mais d'une qualité très haute, nous ne méconnaissons pas l'indigence de son information théologique, ni son mépris à l'égard de la théologie : nous savons que pour Péguy les normes courantes ne peuvent être utilisées. Pourtant, nous demanderons à M. Daniel-Rops des textes formels, des déclarations de Péguy lui-même. Or nous serons déçu. Il n'allègue guère que deux strophes fameuses — et d'une sombre et profonde beauté — du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc* :

*Oh! s'il faut pour sauver de la flamme éternelle
Les corps des morts damnés s'affolant de souffrance,
Abandonner mon corps à la flamme éternelle,
Mon Dieu, donnez mon corps à la flamme éternelle.*

(Un silence.)

*Et s'il faut pour sauver de l'Absence éternelle
Les âmes des damnés s'affolant de l'Absence
Abandonner mon âme à l'absence éternelle,
Que mon âme s'en aille en l'absence éternelle.*

Remarquons d'abord que ceci est tiré d'une œuvre poétique et n'exige son auteur que dans une certaine mesure : il y a toujours dans le travail poétique un coefficient qui multiplie la réalité psychologique du poète.

Ici, ces strophes marquent un paroxysme : l'angoisse de Jeanne d'Arc s'est organisée et s'est exaltée, elle atteint son faite d'exaspération et cette étrange prière n'est que l'expression d'un excès d'amertume. Ce n'est pas une doctrine. C'est une attitude spirituelle qui ne peut durer longtemps : elle se résoudra par une chute dans le désespoir ou par une remontée vers l'espérance. Il est vrai que dans le poème Jeanne ne se rendra pas aux raisons de Mme Gerlaise. Mais on ne doit pas oublier que le *Mystère* fut publié en janvier 1910, un peu plus d'un an après l'aveu de Péguy à Lotte. Pendant les quatre années qui suivirent, Péguy eut le temps d'évoluer et cette évolution se fit dans le sens d'un redressement. Dès octobre 1911, il devait donner le *Porche du Mystère de la Deuxième vertu* dont le titre est significatif, la seconde vertu étant l'espérance, « la petite fille espérance qui entraîne tout ». Péguy sait, pour l'avoir éprouvé, que l'espérance est difficile et que l'angoisse est naturelle à l'homme.

Mais l'espérance ne va pas de soi. L'espérance ne va pas toute seule. Pour espérer, mon enfant, il faut être bien heureux, il faut avoir obtenu, reçu une grande grâce.

C'est la foi qui est facile et de ne pas croire qui serait impossible. C'est la charité qui est facile et de ne pas aimer qui serait impossible. Mais c'est d'espérer qui est difficile.

(A voix basse honteusement.)

Et le facile et la pente est de désespérer et c'est la grande tentation.

Pourtant on peut dire qu'il a surmonté la tentation, car il ne ferait pas ce long poème en l'honneur et à la gloire de l'espérance s'il se traînait encore dans le désespoir. Et il ne rappellerait pas ce jour où, effrayé d'une maladie de ses enfants, il les avait pris

... Ses trois enfants dans la maladie, dans la misère où ils gisaient

Et tranquillement il vous les avait mis,

Par la prière il vous les avait mis

Tout tranquillement dans les bras de celle qui

Est chargée de toutes les douleurs du monde,

Et qui a déjà les bras si chargés,

Car le Fils a pris tous les péchés

Mais la Mère a pris toutes les douleurs.

Comment croire que ce Péguy si totalement confiant dans la prière lorsqu'il s'agissait du salut temporel de ses enfants, aurait pu désespérer de leur salut éternel au point de renoncer à son propre salut par une sorte de monstrueuse solidarité (1)? Car,

(1) Est-il besoin de signaler ici le défaut d'éclairage supposé par une pareille attitude? Le chrétien n'est pas un mercenaire travaillant en vue d'une récompense. Il est celui qui par amour marche dans les voies tracées par Dieu et qui, parce que Dieu lui assigne comme fin le bonheur, accepte

il est important de le noter, Péguy, dans l'hypothèse de M. Daniel-Rops, savait parfaitement que le sacrifice de son éternité ne pouvait aider personne. *Qu'il y ait là d'ailleurs un illogisme profond, cela me paraît évident, car l'Enfer est défini par Péguy lui-même comme le lieu où les souffrances ne servent à rien.* Son cas ne ressemblerait donc en rien à celui invoqué par M. Daniel-Rops du poète mystique italien Jacopone da Todi, l'auteur du *Stabat Mater*, qui dit de même dans un de ses poèmes, qu'il accepterait avec joie d'être damné si ses tourments pouvaient racheter autrui et louer Dieu. Ni à celui de l'abbé Donissan dans *Sous le Soleil de Satan*.

Ce qui rend également suspecte l'explication de M. Daniel-Rops, c'est la profonde intelligence que Péguy avait de la Communion des Saints. M. Daniel-Rops insiste lui-même sur ce point. Il a montré le chrétien procédant d'une éternité, par cette communion se liant à l'Eglise indivisible et indivise, participant à la protection de tous les saints passés, présents et à venir. Et il ajoute : *Il est même très surprenant qu'un homme qui comprenait si profondément ce dogme n'ait pas mieux pénétré son corollaire, qui est la réversibilité des mérites : peut-être était-ce seulement en vertu de ce trait de caractère qu'il avait de mettre, plutôt l'accent sur les devoirs de l'homme que sur ses droits. Participer aux saints, c'était surtout participer à leurs efforts, à leur héroïsme : ce n'était pas, dans son esprit, se laisser inonder des grâces que leurs efforts, leur héroïsme ont conquises.*

Tant de contradictions nous paraissent ébranler bien fort l'hypothèse de M. Daniel-Rops. Le seul texte invoqué datait de quatre ans avant la mort. Or, d'une part, ces quatre ans ont été marqués chez Péguy par un envahissement progressif de l'espérance, et, d'autre part, il a persévéré jusqu'à la veille d'une mort probable dans son étrange attitude. De plus, il ne serait pas difficile de trouver des élans de joie et d'espérance dans son œuvre chrétienne postérieure. Dans une suite posthume au pessimiste *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc* (1), on voit Jeanne remercier Dieu d'un commencement de victoire :

*Le monde est bien. Le monde est bien fait. Très bien fait.
Le monde est beau, le monde est grand, le monde est bon.
Le monde est bien, le monde est jeune, le monde est neuf.
Ça ne va pas mal. Ça ne commence vraiment pas mal.*

Et plus loin, on trouve ceci, dont le rapport avec le drame intérieur du poète saute aux yeux et qui nous paraît propre à faire justice de la tentative d'explication de M. Daniel-Rops :

*Vous êtes trop bon, vous nous avez tout rendu.
Tout rendu d'une fois, tout rendu d'un seul coup.
Quelle bonne communion je vais faire demain matin.
Grâces vous soient rendues, vous nous avez rendu.
Vous nous avez tout rendu.
Vous nous avez rendu la prière avec les sacrements.
Grâces vous soient rendues qui vous sont dues.
Vous nous avez rendu ce qui ne nous était pas dû, tout ce qui ne [nous était pas dû].*

*Toutes nos prières seront bonnes désormais.
Tous les sacrements désormais seront bons.
Quelle bonne communion je vais faire demain matin.*

* * *

Pas plus que son mariage, le désespoir ou du moins la volonté maladroitement généreuse de ne se pas sauver seul ne rend compte, à notre avis, de la douloureuse contradiction où Péguy s'enferma après son retour à la foi.

Dans son étude sur la *Pensée religieuse de Péguy* (2), M. Georges Izard évite d'aborder cette question. Avec raison, il prétend limiter sa recherche à la *pensée* religieuse de Péguy sans s'occuper de son attitude dans la vie.

ce bonheur. Vivre chrétiennement, c'est se laisser faire par Dieu et recevoir de Ses mains la joie parfaite. La notion de récompense n'est qu'accessoire et surtout populaire. Mais il est trop évident que Péguy n'est en rien un théologien et il le reconnaît le premier.

(1) Cette suite n'a été publiée qu'en 1926, dans les *Cahiers de la Quinzaine*. Elle constitue le onzième cahier, cahier pour le jour de Noël et pour le Jour des Rois (sic) de la seizième série. Elle n'est pas contenue dans les œuvres complètes éditées par la N. R. F.

(2) *La Pensée de Charles Péguy* par MM. Emmanuel MOUSNIER, Marcel PÉGUÉY et Georges IZARD, Paris, Plon, 1931. De ces auteurs, le premier étudie « La vision des hommes et du monde » ; le deuxième « La Pensée sociale » ; e troisième « La Pensée religieuse ».

M. Marcel Péguy, dans l'ouvrage cité plus haut, avait apporté une solution voisine de celle de M. Daniel-Rops, mais moins nette et moins précise. Il expliquait simultanément comment le dogme de l'enfer retenait Péguy loin de la foi, et comment il le retenait loin des sacrements. Mais on voit mal pourquoi le retour à la foi n'a pas entraîné le retour à la pratique sacramentelle.

Si Péguy ne communie pas, écrivait M. Marcel Péguy (*op. cit.*, p. 89), *c'est qu'il est convaincu que la communion est un sacrement essentiel, que la communion est essentiellement ce qui gagne la grâce au chrétien, ce qui peut faire un chrétien élu. Or Péguy ne peut songer à cette distinction, en élu et en damné, il ne peut admettre qu'il y ait des élus, que tout le monde ne soit point élu.*

Ceci est vrai en 1898. A cette époque, non seulement il ne communie pas, mais encore il ne prie pas et il ne croit pas. Dix ans plus tard, il croira et priera; pourquoi n'ira-t-il pas jusqu'au bout? Pourquoi refusera-t-il jusqu'à la fin de communier? Nous ne disons pas ceci par manière de reproche, mais de question. Et nous n'exigeons pas de réponse à cette question. Nous récusons seulement celle de M. Marcel Péguy.

* * *

Notre conviction, au terme de cette étude, est que le secret de Charles Péguy reste impenétrable et ne sera connu qu'au jour terrible où tout ce qui était caché sera découvert.

M. Marcel Péguy, qui était bien placé pour cela, n'a pas offert de solution valable. Celle de M. Daniel-Rops, de qui on pouvait attendre beaucoup, nous paraît plus contestable. Nous doutons fort qu'un autre réussisse là où ceux-ci ont échoué. Car il n'aura entre les mains que le même dossier qu'eux, peut-être même moins copieux. Et la réputation de critique avisé amplement méritée par

M. Daniel-Rops ne laisse pas espérer qu'un autre tirera meilleur profit de ces documents.

Quoi qu'il en soit, nous connaissons trop la noblesse d'âme de Péguy pour mettre en doute sa sincérité et la générosité du motif secret qui l'écartait des sacrements. Et nous laissons de plus vertueux que nous s'indigner de l'attitude de ce poète chrétien qui n'allait pas à la messe.

On devrait plutôt s'étonner et on devrait se scandaliser — et le monde ne manque pas de le faire — de ce que nous, chrétiens qui savons et qui communions et qui participons à la grâce des sacrements, nous restions néanmoins des pécheurs et parfois de grands pécheurs. Voilà le scandale. Nous invoquons la faiblesse humaine consécutive à la faute originelle. Nous devons également l'invoquer pour les autres. Les pharisiens seuls se scandalisent de la contradiction intime de Péguy. Et, soyons-en assurés, les saints, qui seuls en auraient quelque droit, n'auraient garde de le faire. Parce qu'il savent bien, eux, de quoi il s'agit.

* * *

Jacques Rivière, à la dernière page de son excellente préface à *Miracles*, écrit à propos d'Alain-Fournier, mort lui aussi en dehors de la pratique religieuse : *Il faut que nous pensions à lui, toujours, comme à quelqu'un de sauvé.*

C'est avec ce même sentiment que nous penserons au salut de Péguy. Sentiment sans doute, rien de plus. Mais sentiment qui nous pousse invinciblement à croire que Péguy est maintenant dans la Lumière. Et s'il n'attend que nos prières pour y pénétrer, nous demandons au lecteur de prier quelquefois pour le poète chrétien dont furent violentes la foi, la charité et surtout l'espérance. *Violenti rapient.*

JOSÉ STREHL.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Beauraing et les « Études carmélitaines » (1)

Je ne m'attarderai pas, et pour cause, à l'article du Dr Paul Van Gehuchten L'intervention du distingué neurologue de l'Université de Louvain n'était, peut-être pas, tellement indiquée, car il n'y a pas ici, parmi les voyants tout au moins, de névropathes. Le très distingué professeur s'est borné d'ailleurs à une seule et unique expérimentation, au soir du 31 décembre, et il a beau surfaire cette unique « observation » des phénomènes de Beauraing, le simple bon sens la résume comme totalement insuffisante. Il prétend que ce soir-là Albert n'a rien vu, parce que, lui, neurologue de profession, n'a pas découvert sur les traits du prétendu voyant « les traces de l'extase », il a même constaté un roulement d'yeux, très naturel puisque l'enfant n'a pas vu tout de suite, mais qui suffit, paraît-il, à démontrer la carence absolue de la vision.

Au demeurant, M. Van Gehuchten rejette l'hypnose, la suggestion, l'hallucination collective, penche vers la simulation, déclarant d'ailleurs qu'il n'apporte pas de preuves, mais des impressions, puis conçoit des doutes que lui suggère le compte rendu de la dernière Apparition, finit par un point d'interrogation : ne serait-ce pas la simulation inconsciente?

Sur quoi, il nous renvoie à l'éminent De Greeff qui a découvert la clé du mystère.

On ne m'ôtera pas de l'esprit que, dûment averti du flottement de sa pensée et de la fragilité de ses raisonnements, le collaborateur des *Études carmélitaines* n'ait regretté une publication qui n'ajoutera rien, mais rien du tout, à son renom scientifique.

* * *

(1) Voir la *Revue catholique* du 31 mars.

M. le Dr Etienne De Greeff, criminologue de profession, je me hâte de le dire, est autrement intéressant. Il a son idée de derrière la tête, son système préconçu qu'il ne formule pas dans son Mémoire d'une soixantaine de pages en termes catégoriques, qu'il insinue plutôt et fait sentir adroitement à chaque page. Il sait habiller une thèse en roman, un peu à l'instar de Jules Verne, avec les qualités et les inévitables défauts du genre.

Toute la belle aventure des Apparitions de Beauraing s'explique, scientifiquement, par la simulation plus ou moins consciente ou inconsciente, par la mythomanie, élégant euphémisme de supercherie, matinée d'auto-suggestion.

Mis en présence des cinq enfants qui, avec un accord substantiel et unanime, affirment avoir vu la Vierge trente et des fois, entre le 29 novembre et le 3 janvier, M. De Greeff les a « cuisinés » pendant trois jours, a recueilli sur eux, à l'aveuglette, d'une source presque unique, parfaitement connue — deux Beaurinois, l'un incroyant, l'autre catholique tiède et dépité — les renseignements les plus défavorables et, graduellement, il a transformé les cinq en une bande de saltimbanques, simulateurs, faussaires, mythomanes, metteurs en scène qui, marocqués par un impresario, — Maïstriaux? le père Voisin? le fût Albert? la bonne Andrée? — ont monté à Beauraing « une comédie de pensionnat mal jouée », a dit De Greeff en quittant. Pas si mal jouée, Maître! Elle tient l'affiche depuis le 29 novembre 1932, elle attirera d'innombrables spectateurs, une centaine d'Esculapes, dix, vingt, trente mille personnes, et ce n'est pas fini. Louis Piérard, dans le *Peuple*, a mieux rendu justice à la troupe, il n'a pas hésité à écrire que l'aventure de Beauraing était « un chef-d'œuvre de rouerie congréganiste et d'astuce, paysanne ». C'est très exact; c'est cela ou c'est autre chose!

Mis en présence de cinq enfants de la Wallonie où, tout le monde le sait, à l'exception du savantissime De Greeff, la vénération traditionnelle envers *la binameie Vierge, Noss' bonne Dame* survit, chez les plus irréligieux, au naufrage de la foi, l'auteur du roman a dû alléger leur conscience, leur faire accepter l'idée d'un affreux sacrilège, d'une odieuse mystification pour une farce à peu près

innocente. C'était, pour qui connaît la psychologie des Wallons un tour de force, mais la difficulté est le stimulant du génie.

Qu'à cela ne tienne! Beauraing, d'abord, — ce que nie catégoriquement M. le Doyen — c'est un nid de *voltairiens* et de *voltairiens superstitieux*! Qu'est ce qui peut sortir de Beauraing, sinon des blasphémateurs, des exploités de la religion?

En second lieu, « tous les cinq élevés dans un milieu hostile à la religion (socialisme et *Dernière Heure*) sont entrés dans le surnaturel comme dans un conte de fées ». Affirmation démentie par les témoins les plus autorisés dont j'ai recueilli les dépositions verbales ou écrites. Un fonctionnaire des Chemins de fer, qui a très bien connu les deux familles, atteste que Andrée et Gilberte Degeimbre, à partir de l'âge de six ans, au temps où leurs parents occupaient la ferme de Cumont, à trois kilomètres de Vonêche, s'y rendaient journellement, par tous les temps, même par les chemins boueux, pour assister à la messe de 7 heures, avant d'aller à l'école. Il est attesté que M^{me} Voisin a élevé chrétiennement ses enfants, que Fernand s'approchait des sacrements au début de chaque mois, Albert et Gilberte plus souvent encore. M. le Doyen, pour ce qui le regarde, confirme en ces termes : « Les parents n'étaient pas pratiquants (avant les Apparitions), mais envoyaient régulièrement leurs enfants à la messe le dimanche, et à confesse le premier vendredi ou le premier dimanche du mois. »

Dès qu'elle eut atteint l'âge de quatorze ans, Fernand s'est affiliée à la J. I. C. féminine. Gilberte, sa sœur, passa, pour raison de santé, de l'école communale au pensionnat des Sœurs, et ne tarda pas à y arborer l'insigne de la Croisade eucharistique. Est-ce que ces enfants préparaient de loin leur machination? Albert, accusé formellement de manquer la messe dominicale, est absolument disculpé par M. le Doyen, affirmant qu'il a toujours régulièrement assisté à la messe, hormis un seul dimanche, pendant le mois des Apparitions, retenu chez lui par des engelures aux pieds et seulement porté à dos d'homme jusqu'à la grotte. Le même Albert, formellement accusé par l'honorable M. De Greeff, d'avoir chassé de chez lui en le frappant à coups de poings un vieux prêtre (deuxième version, d'avoir voulu le frapper) est entièrement innocent de ce grief, criant d'in vraisemblance, par M. le Doyen, par les parents, par le petit inculpé lui-même qui défie le calomniateur de citer le nom de ce vieux prêtre dont onques on ouït parler.

L'honorable M. De Greeff, trompé par ses deux compères sans doute, a corsé les faits imaginaires destinés à son roman par des propos travestis attribués aux enfants. Fernand, qu'il appelle une fervente du cinéma, en laissant toujours ignorer à ses lecteurs, avec un parti pris de dissimulation inquiétant, que cette fillette fréquentait exclusivement, dans l'esprit du bon chanoine Brohée, le cinéma paroissial des Œuvres catholiques placé sous la direction de l'autorité ecclésiastique, cette Fernand qu'il faut absolument dénigrer pour les besoins de la science, aurait tenu des propos irrévérencieux sur le compte de la Vierge : *C'est le mystère de la chambre jaune*. Mon enquête m'a démontré l'absolue fausseté de cette allégation. Et de même cette autre réflexion prêtée à Fernand : « Eh bien, nous n'irons pas (à la grotte) et ils seront venus pour des prunes », a été falsifiée par un des informateurs, ces prunes sont du jardin de celui-ci.

Gilberte Degeimbre n'est pas épargnée non plus. La preuve qu'elle n'a pas le sens religieux? « Elle nous donne la mesure de ce qu'est la Vierge pour elle », quand elle dit à sa mère que « pour elle c'est son père décédé qui envoie la Vierge ». Faut-il avoir l'esprit tourbeulé par la tare professionnelle pour incriminer ce dire charmant de la petite orpheline qui veut voir dans la Vierge, avec la sainte Eglise dans les prières laurétanes : *la Consolatrice des affligés*!

De tout quoi il résulte que Beauraing n'est pas un Capharnaüm de Voltairiens, que les enfants en cause n'ont pas été élevés dans un milieu hostile à la religion, que la Providence a veillé sur eux pour la sauvegarde de leur foi, de leur piété, et que, par une conséquence inéluctable, la base d'opération du D^r De Greeff, éminent criminologue qui s'est laissé mettre le doigt dans l'œil, craque visiblement et fait s'écrouler son échafaudage. Je le cite textuellement : « Bref (récapitulation de tous les faits et gestes argués de faux par une saine critique) pour ces enfants, qui ne sont, ce me dit M. le Doyen, ni meilleurs ni pires que d'autres, le respect religieux n'existe pas (ils seraient alors pires que ceux pour lesquels ce respect existe) en tant qu'élément instinctif et foncier de leur personnalité, et il faudra penser que, même dans le domaine religieux, la dangereuse psychologie de leur âge (de neuf à quinze ans) jouera intégralement. »

Mais c'est limpide comme de l'eau de roche! Donnez-moi de gosses baptisés, donc dotés de l'instinct religieux, appartenant à un milieu tout au moins indifférent, élevés presque tous dans une Institution catholique, remplissant d'ailleurs régulièrement leurs devoirs religieux, — nous l'avons démontré — mais qui n'ont pas la bosse d'un certain respect religieux, pas même la bosse du respect de la science, des petits gosses wallons assez frondeurs pour répliquer à un interrogateur de votre connaissance intime, maître, s'enquérant de la longueur des cils des yeux de l'Apparition : « dix centimètres, Monsieur », donnez-moi cinq gosses de ce calibre, et c'est courant, cela se voit tous les jours, « il faudra penser » que par le déclin fatal de la mécanique psychologique de cet âge, ces gosses verront trente-trois fois planer dans l'espace une Dame de lumière, ils l'appelleront la Vierge, ils l'entendront parler et ils amèneront tout un monde, y compris les princes de la Psychiatrie, pour assister à leur mystification.

Parlons sérieusement. M. De Greeff doit s'étonner de la rareté du phénomène, car ces enfants ne sont ni meilleurs ni pires que les autres, selon M. le Doyen, et on ne comprend pas alors qu'ils dérogent à leur condition commune par une si formidable exception et uniquement, par amour de l'art, avec un héroïque désintéressement.

Il est vrai que ceux-ci étaient préparés, adaptés, entraînés. Fernand a fait une stupéfiante révélation. Il y avait dans sa chambre à coucher une statuette phosphorescente de Notre-Dame de Lourdes, qui lui faisait peur, qu'elle demandait à sa mère de faire disparaître. Donc, et ce *donc* vaut un long poème, sa phobie s'est muée en ravissement, elle a eu la hantise d'une Vierge de lumière, totalement différente de la Madone de Lourdes par l'aspect, le costume, l'attitude. Comme c'est clair pour les initiés, elle veut faire disparaître une statuette lumineuse, donc elle fait apparaître une personne de lumière. C'est par le même choc en retour hallucinatoire, par le même rebrousse-poil psychologique, que l'irrespect des choses religieuses entraîne fatalement — il faudra penser — la passion du surnaturel.

Mais, c'est le surnaturel des fées! A preuve, le livre de chevet du petit Albert : *Le Bon petit Diable*, par la comtesse de Ségur, où les folles imaginations, de l'héroïne, Madame Mac-Miche, qui se croit persécutée par les fées, sont précisément tournées en dérision et ne peuvent justifier en aucune manière le caractère suggestif qui leur est erronément attribué. Mais du *Bon petit Diable* à la Vierge resplendissante le génie de M. De Greeff trace, pour les relire, une gigantesque accolade.

* * *

Avant d'étudier de près le scénario des Apparitions, sujet des articles à suivre, je voudrais donner quelques spécimens de la critique de M. De Greeff.

À la page 156, il lui paraît « intéressant de noter qu'après avoir décrit la croix (du chapelet de la Vierge) et affirmé l'avoir bien vue, Gilberte Degeimbre se rétracte dès qu'elle connaît la version des autres ». Il ajoute : « Ce n'est pas la description que nous atteignons par là, mais c'est en quelque sorte, l'attitude intérieure de Gilberte que nous éclairons grâce à ce revirement. » La voilà disqualifiée, son témoignage est d'ores et déjà annulé.

Tout doux, Maître. Le 10 décembre, la veille du jour où Beauraing eut l'honneur de votre visite et les enfants la faveur insigne d'être interrogés par vous pour la première fois, dans l'interrogatoire, publié par O. Englebert, la petite Gilberte affirme n'avoir pas vu la croix du chapelet. C'est catégorique. Si donc le lendemain M. De Greeff prétend l'entendre affirmer le contraire, il l'a manifestement mal comprise. La preuve, c'est qu'elle lui déclare à nouveau, dans ce même entretien, n'avoir pas vu la croix. A tort prétend-il qu'elle fait cette rectification « aussitôt qu'elle connaît la version des autres ». Cette version était la sienne, dès la veille, tout autant que la leur, comme le démontre cet extrait de l'interrogatoire :

- Et sa ceinture? — Elle n'en a pas.
- Qu'est-ce qu'elle a? — Une robe avec des reflets bleus.
- Est son chapelet est grand? — Nous ne savons pas.
- Est-ce qu'elle avait un chapelet? — Depuis mardi (8 décembre).
- Depuis le premier jour, ainsi? — Non, depuis ce mardi-ci.
- Où le tient-elle? au bras? — Oui.
- Alors, on le voit? — Pas beaucoup en bas, dit la grande Gilberte. — *Non dit la petite*, parce qu'on voit un peu du chapelet, puis plus rien, puis encore un peu seulement, à cause de la robe. Et, du geste, elle fronce un peu sa propre robe.

Voilà qui est clair. Et comment admettre, après une déposition aussi précise, aussi détaillée, que l'enfant se serait donné à elle-même un démenti le lendemain pour se rétracter incontinent et revenir à sa version antécédente!

Le plus joli, c'est qu'après cette lourde erreur due, peut-être, à la mauvaise ouïe de l'éminent psychiatre, il part de là pour se lancer dans une généralisation effrayante : « Multiplions cette observation (manifestement erronée) et nous aurons un ensemble qui permettra au lecteur de se faire une idée de ce qui a pu se passer ».

Et, si on vous rendait la pareille! Je vous surprends en flagrant délit de confusion, je multiplierai à l'infini, et je donnerai à tout le monde une juste idée de ce qui a pu se passer dans l'entendement d'un criminologue prévenu, mal informé et chavirant dans la contradiction.

Les occasions ne manqueront pas. Erreur, quand il impute un mensonge à Gilberte Degeimbre, variant dans l'aveu du crime, d'avoir sonné aux portes, confessant une seule fois, puis, plusieurs récidives, selon qu'elle parle — distinction qui a échappé au maître, — en son nom personnel ou au nom du groupe auquel elle appartient.

Erreur criante d'interprétation lorsque, à propos de l'Apparition du 1^{er} janvier, il relate ainsi ce propos de Fernande « que la Vierge a voulu lui parler, mais qu'elle n'a pas écouté parce qu'elle ne voulait pas être seule à entendre ». Il suffit de rétablir l'incident dans son cadre pour en saisir la juste portée. En réalité, contrairement à tout ce qu'imagine De Greeff, si Fernande continue ses Ave pour ne pas écouter la Vierge qui semble vouloir lui parler, c'est que, depuis la vision du 23 décembre, jour où elle entendit seule la réponse « Pour qu'on vienne ici en pèlerinage », ce qui chagrinait l'enfant, l'objet de son angoisse, c'est que, ayant été seule auditrice de cette parole, elle craignait que, pour ce motif, on n'ajoutât pas foi à ses dires. Crainte puérile excusable chez cette fillette. De fait, la Vierge ne lui a rien dit, mais l'enfant ne se trompait pas, elle faisait mine de vouloir parler, elle parla, en effet, à sa sœur Gilberte : *Priez toujours*, et, le lendemain,

à Fernande seule elle dira : « Demain, je dirai quelque chose à chacun de vous en particulier ». Duplicité pour De Greeff, ingénuité pour ceux dont le regard est libéré de l'ocillère de la prévention.

Le vice fondamental des subtiles dissertations du D^r De Greeff, comme il apparaîtra de plus en plus dans l'étude des Apparitions, c'est la déformation professionnelle du criminologue, l'inaptitude presque congénitale à saisir la psychologie de l'enfant wallon, l'absence étonnante de critique dans le maniement des témoignages. En m'exprimant avec cette franchise, qu'on ne m'accuse pas de vouloir trancher du maître et de méconnaître les prérogatives de la science. Je suis à ses pieds pour écouter ses enseignements, mais je soutiens que le bon sens ne perd jamais ses droits. Il reste le maître de la vie humaine et le juge qu'il faut toujours écouter.

(A suivre.)

J. SCHYRGENS.

Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme — Fondée en 1881 — Registre du Commerce d'Anvers n° 1181

CAPITAL : frs. 40.000.000

RÉSERVES : frs. 63.308.768,16

FONDS SOCIAL : frs 103.308.768,16

Siège Social : ANVERS 35, rue des Tanneurs - 24 place de Moir

Siège de Bruxelles 44, Boulevard du Rogant, 44

Tél. N° 303.30-303.31

Tél. N° 12 44 97 - 12 84 84

SUCURSALE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101

PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR

Obligations Foncières : Intérêt 5.50 %

Caisse d'Épargne Intérêts 3.60 % ; 5 % et 5.50 %

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES-FORTS 672

Caisse Urbaine et Rurale

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital Frs. 10.000.000

ANVERS, 28, LONGUE RUE DE L'HOPITAL, 28

Téléphones 313,71 349,70 306,28

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES de 1^{er} et de 2^d rang

OPÉRATIONS DE BOURSE

COMPTES COURANTS et de DÉPÔTS

Intérêts : 2 1/2 à 8 % suivant terme

1026



BIÈRE SUPÉRIEURE

DE FORTE DENSITÉ

QUALITÉ INCOMPARABLE

Banque de Placements Hypothécaires s. a.

LIÈGE, boul. de la Sauvenière, 93

Siège social : ANVERS rue d'Arenberg, 19

BRUXELLES Avenue du Midi

OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET

BONS DE CAISSE 4 % NET

garantis exclusivement par des

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

en 1^{er} rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions

Agents et correspondants dans les principales localités de Belgique

1035

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL	fr.	1.000.000.000.00
RÉSERVE	fr.	1.104.155.000.00
<hr/>		
FONDS SOCIAL	fr.	2.104.155.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Emile Francoqui, Gouverneur;
 Alexandre Galopin, Vice-Gouverneur;
 Jules Bagage, Directeur-Trésorier;
 Gaston Blaise, Directeur
 Auguste Callens, Directeur;
 le baron Carton de Wiart, Directeur;
 Félixlen Cattier, Directeur;
 Willy de Munck, Directeur;
 Charles Fabri, Directeur
 Henry Le Bœuf, Directeur;
 Edgar Sengier, Directeur
 Adolphe Stoclet, Directeur;
 Firmin Van Brée, Directeur;
 Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. le Prince Jean de Merode;
 Edmond Solvay;
 Léon Ellat;
 le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
 le baron A. d'Huart
 Baron de Trannoy;
 G. Mullie;
 Paul Hamoir;
 H. Vermeulen.

Le Secrétaire,
 M. Camille Lepêche.

TOUTES LES OPERATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la « SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE » est assuré en province par ses Banques patronnées et leurs agences dans plus de 275 villes et localités importantes du pays.

CORRESPONDANTS DANS TOUTES LES VILLES IMPORTANTES DU MONDE

VINS FINS D'ORIGINE

VAN DEN BOOGAERDE-MUSSET

CHAIS { 19, avenue Maréchal Foch, Libourne-Gironde
 Château Musset
 23, rue Claessens, Bruxelles (II^e)

Maison de confiance ne vendant que des
 VINS AUTHENTIQUES



Château Musset



PARSAC S^TEMILION

FAC-SIMILE DE L'ETIQUETTE

DEMANDEZ Prix et Conditions

23, rue Claessens, Bruxelles (II^e)

Tél. 26.27.36

1925

FILATURE et TISSAGE de JUTE

Tissage de JUTE, chanvre, lin, etc.

GOOSSENS, Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS
 ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193 Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

Spécialité de **SACS** pour **SCORIES, CIMENTS, etc.**

34*

Société Anonyme des Usines

ROOS, GEEBINCKX & DE NAEYER

34, rue de Bruxelles, ALOST

Manufactures de Couvertures

de laine et de coton unies, rayées,
 imprimées et à la Jacquard pour
 le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAVETTES — COUVRE-LITS